

MAZINE

NOVEMBRE 1933

3 Fr.
50

LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE
92, Champs Élysées
PARIS



Photo G.L. Manuel frères

MARY MARQUET
Sociétaire de la Comédie Française
interprète l'héroïne de Daudet
dans **SAPHO** (PROD.
PATHE-NATAN)

Prenez part à notre Concours des Portraits

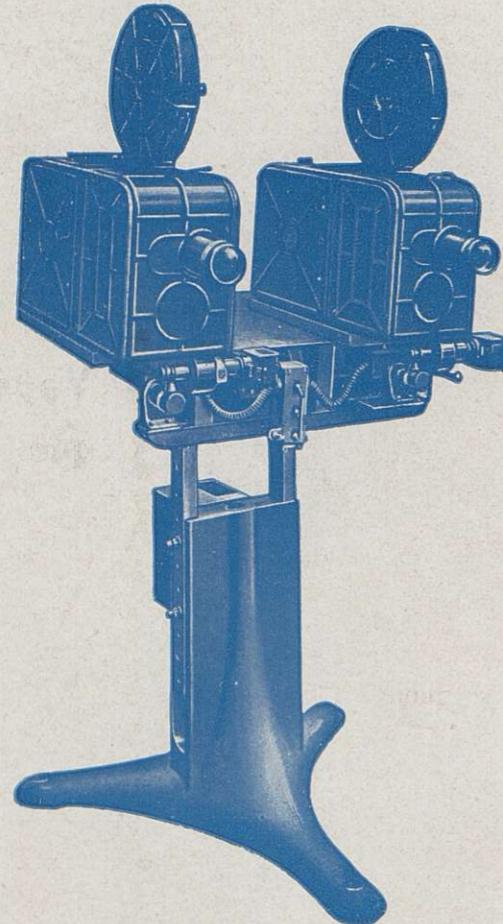
LE POSTE DOUBLE JACKY-STELLOR

SUR SOCLE FONTE

EST LE MEILLEUR ÉQUIPEMENT
DE PROJECTION SONORE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE

COMPLET EN ORDRE DE MARCHE

FRANCS : 38.500



ÉTABLISSEMENTS
ANDRÉ DEBRIE
111-113, rue Saint-Maur
PARIS

1 9 3 3
~~MAGAZINE~~

FONDATEUR : JEAN PASCAL

NOVEMBRE

13^e Année.

Numéro 11

Sommaire

Charles Boyer.....	2
<i>Arlette Jazarin.</i>	
« Grande Première » aux Champs-Élysées et à la Zone	4
<i>Jean Valdois.</i>	
Pour être belle.....	6
<i>Odile-D. Cambier.</i>	
« Le Juif errant ».....	9
<i>W. L.</i>	
Tout va bien.....	10
<i>Lucien Wahl.</i>	
Quand le cinéma descendra-t-il dans la rue ?	12
<i>Marcel Carné.</i>	
Des Livres près de l'Écran	16
<i>Jacques Sempré.</i>	
Notre concours des portraits.....	41
« Petit officier... Adieu ».....	42
<i>J. Hayce.</i>	
Échos et Informations.....	44
<i>Lynx.</i>	
Instantanés	45
Le Théâtre.....	46
<i>Maurice Bex.</i>	
W. C. Fields.....	47
<i>G. C.</i>	
Quelques Films devant le public	48
<i>Le Fauteuil 48.</i>	
Les Films du mois.....	50
<i>Georges Cohen.</i>	
Les films de Jeunes.....	53
<i>A. J.</i>	
« Ciné-Magazine » à l'étranger.....	54
Courrier des lecteurs.....	55
<i>Iris.</i>	
Notre concours : Bulletin de réponse	56

En préparation :

**L'ANNUAIRE GÉNÉRAL
DE LA
CINÉMATOGRAPHIE**

ET DES
INDUSTRIES qui S'Y RATTACHENT
1933-34 (2^e Année)

La plus importante documentation
sur le cinéma.

AUX INTÉRESSÉS :

**Vous n'avez plus
que quelques jours**

pour nous retourner les
demandes de renseignements
qui vous ont été adressées.

Dans votre intérêt
Faites-le aujourd'hui même

L'encyclopédie la plus précise et
la plus complète du septième art
dans le véritable

“OFFICIEL du CINÉMA”

Directeur : ANDRÉ TINCHANT
ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 36 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr.
 BELGIQUE ET LUXEMBOURG : Un an, 45 fr. — Six mois, 25 fr.
 ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 50 fr. — Six mois, 25 fr.
 — (Pays n'ayant pas adhéré) Un an, 60 fr. — Six mois, 35 fr.
 Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.
 Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.
 Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e).





... tel que nous le verrons dans « La Bataille ».

POUR vous, Charles Boyer est-il le héros de *Tumultes*, cet homme fort devant la vie, faible devant l'amour, ce héros qui sentait toute énergie l'abandonner quand Florelle, de sa voix chantante et canaille, avait dit « mon cœur » ? L'aimiez-vous tandis qu'il portait une chemise à carreaux et qu'il roulaient des épaules mieux qu'un gars du milieu saura jamais le faire ? Appréciez-vous le sympathique mauvais sujet de *Big-House*, la tête forte, le voleur récidiviste, frondeur et révolté, à l'allure de gentleman ? C'est un peu loin peut-être, et vous préférez sans conteste le séduisant Ellisen du *I. F.-I.*, dont le prestige, le talent et l'autorité faisaient disparaître l'invraisemblance de sentiments et l'illogisme de nature.

Charles Boyer est en effet tous ceux-là. Il est aussi d'autres héros que nous ne connaîtrons sans doute jamais. Il est celui qui jouait aux côtés de Ruth Chaterton : *The magnificent lie*; avec Claudette Colbert : *The men of yesterday*, et avec Jean Harlow : *Red headed woman*. Il est aussi tous les héros du théâtre de Bernstein, celui du *Secret* et de *Mélo*, celui encore vivant sur la scène du Gymnase, le jeune anarchiste amoureux d'Yvonne Printemps.

Il fut aussi ce jeune duc du Second Empire qui nous valut ce privilège : le petit Elfe dansant et gazouillant du *Congrès s'amuse*, aux côtés du sombre héros de *Tumultes*; Lilian Harvey et Charles Boyer dans *Moi et l'Impératrice*. Prochainement, nous le verrons dans

L'Epervier, avec un visage féminin, encore inconnu à l'écran, et l'élégant Pierre Richard-Wilm. Bientôt encore ce sera le marquis Yorisaka, figure impasible, masque inquiétant, auquel Boyer prêtera ses traits japonisés et la sobriété de son talent. Avec Annabella, douce Mitsenko, il illustrera *La Bataille*, déjà célèbre à plusieurs titres.

**

En vérité, Charles Boyer est bien le même que ses personnages de l'écran. Il est le même et il ne l'est pas, non parce que nous aimons le paradoxe, mais parce que nous cherchons la vérité. Charles Boyer se trouve en deçà et au delà de ses personnages, mais rarement avec eux. Dès qu'il a vécu avec l'un d'eux, dès qu'il est devenu pour le temps nécessaire à son travail le personnage du moment, il en a sans doute assez et aimera l'envoyer à tous les diables. Il ne rêve plus que de celui qui viendra après, que du pays dans lequel il lui faudra vivre et qui, du fait qu'il ne le connaît pas encore, lui promet d'avance tous les délices qu'il en escrope.

Charles BOYER

Somme toute, seul l'inconnu a du prix. Je n'irai pas jusqu'à dire que Charles Boyer ne s'aime pas, peut-être ne se supporte-t-il pas lui-même. Il a l'air d'ignorer sa personnalité, comme il ignore son talent, comme il ignore sa voix magnifique. Il vit avec sa voix et son talent comme il respire, et ne finit par leur accorder une réalité qu'à force de se l'entendre dire.

Charles Boyer se retranche toujours derrière une pudeur instinctive; il oppose aux attaques extérieures une réserve exagérée; on se heurte avec lui à une inconsciente et farouche défensive. Attitude explicable, certes, pour une nature sensible, et qui le fait s'enfermer dans sa citadelle intérieure, dont fort peu doivent connaître le sésame.

En une demi-heure, Charles Boyer doit dire — au moins — une phrase sur lui-même, encore que je ne sois pas très sûre qu'elle mette directement en cause sa personnalité. Par contre, il parle de sa mère, pour laquelle il a une touchante admiration, une vénération tendre. Il parle de ses amis avec un enthousiasme chaleureux. Ses amis sont les plus charmants, les plus talentueux, les plus sincères qu'on puisse avoir. Il parle de la Californie, ce paradis américainisé au goût de 1933, ce paradis dernier confort, avec téléphone automatique, salles de bains perfectionnées et tabac dénicotinisé. (Le vrai paradis ne doit pas avoir toutes ces attentions pour les hommes qui viennent y vivre.) D'avoir vécu là bas, dans le soleil et sous le ciel bleu, dans ce pays magique où, paraît-il, en dehors du travail, on peut connaître la détente réelle, ce pays où la culture du corps est poussée à l'extrême et où seule se pratique la dépense physique, Charles Boyer paraît dépayssé dans notre grand Paris, où il faut, chaque fois qu'on y revient, une adaptation nouvelle, où il faut réapprendre à vivre entre le téléphone qui ne marche pas, les journalistes trop curieux, les répétitions au théâtre, le travail de studio,

les obligations de toutes sortes, ce grand Paris qui devient un enfer et où vivent seulement les nerfs trop surmenés qui obéissent, se tendent, vont au-delà de leur possibilité de résistance, et se révoltent.

**

Dans la vie des hommes, un facteur, sur lequel on compte parfois le moins, vient à propos pour changer le cours d'une destinée que l'on accepte ou que l'on subit. Pour Charles Boyer, le cinéma a joué ce rôle : faire dévier sa vie d'un état qu'il croyait ne plus pouvoir supporter, la stabilité, vers un autre état dont il ne pourra plus se libérer pour l'avoir connu, le mouvement. Vous avez pu lire déjà que Charles Boyer aimait par-dessus tout les voyages et qu'il ne saurait plus s'en passer. C'est cela et ce n'est pas cela. C'est vrai et ce n'est pas vrai. Encore le paradoxe. Charles Boyer n'a aucune caractéristique du grand voyageur, du voyageur né. Cette nécessité de changement est plus une nécessité intérieure qu'une nécessité extérieure. C'est sans doute ce besoin absolu de sortir de lui-même qui lui fait interpréter des personnages divers, n'importe lesquels, mauvais sujet, traître, homme d'action ou héros sentimental, pourvu qu'ils soient toujours différents. La fixation d'un type serait pour lui non pas la mort de son talent, car un talent tel que le sien ne peut mourir sur commande, mais la mort de ses possibilités d'extériorisation.

Cette nécessité de n'être jamais le même, d'où



... et tel que nous le vîmes dans « Tumultes ».

Ses yeux, admirables de profondeur et d'expression, trahissent la flamme intérieure qui jamais ne s'éteindra, cette flamme qui a progressivement sculpté son visage, jusqu'à une sobriété de traits plus émouvante que la plus parfaite beauté.

Devant ce masque d'une impassibilité de lignes qui n'a d'égal que la passion de son regard, on pense au travail de Michel-Ange taillant à grands coups dans ses gigantesques blocs de marbre, puis soudain, obéissant à une irrésistible inspiration, donnant un furieux coup de ciseau, d'une arête si vive qu'un dixième de millimètre de plus eût irrémédiablement détruit le chef-d'œuvre en chantier.

Des questions, sans cesse des questions ! Des questions auxquelles Charles Boyer lui-même ne saurait pas toujours répondre, à moins qu'il ne le veuille pas. Autant interroger les oracles ou méditer devant le sphinx. Lorsque nous aurons compris la signification de ce sourire ironique qui répond invariablement à travers les siècles « cherche », nous penserons peut-être que la solution de la vie est de n'en point avoir, comme une réponse se trouve incluse dans la question qui la sollicite, comme le fait d'être un homme, mieux, un acteur et un acteur de grand talent, ne nécessite aucune explication par le seul fait qu'il est.

**

Or donc, si nous voulons conclure, je demande pardon à Charles Boyer d'avoir, durant ces lignes, voulu prouver sa nature d'artiste et sa nature d'homme, au public et à lui-même, alors que tout cela se passe si bien de preuves pour exister.

ARLETTE JAZARIN.



Ce soir, « Elle » m'a dit :

— Chéri, nous allons au cinéma.

Il y avait maintes façons de passer une soirée. La lecture au coin du feu de bois, une heure de T. S. F., un bridge avec de bons amis.

Eh ! bien, il est dit que je ne resterai pas chez moi à savourer un bon cigare, et que je ne cartonnerai pas entre amis, tout en causant de la dernière crise politique.

Les désirs d'une femme sont aussi impérieux qu'imperméables. Fanchon a des caprices. Quelle femme n'en a pas ? Mais Fanchon est fourrée au cinéma toutes les heures de loisir que le bon Dieu tisse pour les jeunes femmes élégantes jolies et très aimées ? Alors, d'où vient ce subit engouement pour les soirées cinématographiques ?

Comme si cela ne suffisait pas de m'arracher aux douceurs du *home*, Fanchon a exigé que je passe mon frac, « pour m'accorder, dit-elle, à sa dernière robe du soir toute de tissu d'or, qu'elle vient de se faire livrer ».

Donc, en époux fidèle et attentionné, me voilà flanqué d'une ravissante poupée brune et dorée, en instance de fauteuils devant le très petit, très select cinéma qui, à l'extrême des Champs-Élysées, à deux pas de l'Arc illuminé, affiche un film britannique dont c'est, ce soir, la grande première.

J'ignore d'où Fanchon a bien pu sortir ces coupons d'invitation. Toujours est-il que les billets sont dûment valables. Avant d'engouffrer sa splendeur dans le sous-sol aux moelleux tapis, Fanchon se retourne pour jeter un coup d'œil sur l'interminable file des autres invités de cet « événement cinématographique ».

— Vois-tu, me fait-elle avec orgueil, l'ambassadeur d'Angleterre est là... Et regarde, la comtesse de Z avec son jeune fils qui vient de publier son premier livre... Ah ! Spinelly... et Pierre Benoît. C'est dommage... j'aurais aimé le voir en habit vert, avec l'épée au côté. C'aurait été plus décoratif pour le cinéma.

Pauvre Fanchon ! Elle se consolera aisément de n'avoir pu admirer l'académicien tout frais revenu de Syrie, dans le rayonnement de son habit solennel, en regardant autour d'elle les élégances de Paris qui l'avoisinent.

— Regarde... on fait les épaules des robes de plus en plus carrées. La mousseline et le tulle volent autour des bras. Et cette femme-là, devant nous, quels diamants !

Fanchon a raison. Cette dame est plus parée qu'une châsse espagnole, quand le clergé du village la promène avec gravité, au trot d'un mullet anémique...

Et que de belles femmes habillées par les meilleurs couturiers ? Je gage que, dans toute cette assemblée, on ne trouverait pas dix femmes dont la robe ne fut signée d'un prince de la couture.

Sur chaque visage on met un nom. Quelques journalistes, travailleurs plus ou moins fortunés selon leur ingéniosité ou leurs scrupules, des artistes que leurs traits ou leur voix désignent à l'attention apportent seulement la note professionnelle. Car, pour le restant du public de cette salle, c'est dans le *Bottin mondain* et dans le *Gotha* qu'il faudrait rechercher les noms des spectateurs.

Au dehors, près du dais de velours rouge qui abrite quelques retardataires, le bon public des promeneurs reste, inlassable, pour voir entrer aussitôt que sorties de leurs voitures, les belles invitées exhibant des coiffures du soir, des souliers de Princesse lointaine et des manteaux de Mille et une Nuits...

Il y a des gardes républicains en grande tenue.

Des agents règlent la circulation.

A l'intérieur de la salle, du « mezzanine » à l'orchestre, des groupes de Parisiens et de ces personnalités étrangères que l'on nomme « le Tout-Paris » caquent, papotent, discutent, cassent du sucre, se complimentent, et font la roue.

C'est beau une grande soirée de cinéma.

L'écran s'illumine et les lumières font « kapout ». La première partie évaporée, l'entr'acte permet aux spectateurs de se retrouver entre amis, aux ennemis intimes d'apprécier leurs toilettes, de se faire mille compliments hypocrites et de flirter généreusement, ce qui a le double effet de faire sourire le mari et enrager l'amant.

Puis le grand film se déroule. L'œuvre est singulière, nouvelle, hardie. Les acteurs ont tant de charme et de truculence que la salle entière s'esbaudit. Comme le film est parlant anglais (et non pas américain, ce qui est une nuance), il y a bien quelques pauvres spectateurs indigents pour ne pas comprendre les humoristiques réflexions des héros... mais, un soir de gala, le public se doit d'avoir l'air « à la page ». Tout le monde rira donc en cœur, ceux qui comprennent et ceux qui veulent avoir l'air de comprendre.

Le film est fini. Lentement la foule somptueuse vide

les deux étages, et des robes de soie et de lamé d'argent frôlent les murs crépis où la lumière allonge des ombres mouvantes.

Lentement, très lentement se fait la sortie. C'est comme à regret, et malgré l'heure tardive, que les invités se déterminent à quitter cette salle, à rompre cette atmosphère de haute élégance, de grand chic, qui fait de cette soirée « une des plus brillantes de la saison parisienne ».

Fanchon, qui est « snob » sans bien s'en rendre compte, me dit son regret de ne pas voir se multiplier les soirs élégants du cinéma.

— Comprends donc, me menace-t-elle... s'il y avait plus d'occasions de s'habiller et de figurer dans des soirées aussi suprêmement « chic » que celle qui vient de finir, j'irais plus souvent au cinéma, et tu m'accompagnerais avec plus de plaisir, je suis sûre.

O divine inconscience féminine !

J'ai laissé Fanchon à ses regrets ; je lui ai permis de prolonger plus qu'il n'est décent les adieux à des amis rencontrés, comme par hasard, à cette première cinématographique.

— Que de gens du monde il y avait ce soir ! me confie Fanchon, comme nous retournons démocratiquement en taxi vers le tiède appartement où j'aurais aimé relire quelques pages préférées d'un auteur favori.

C'est définitif. Je n'irai plus le soir au cinéma.

Il faut croire que les humains sont bien téméraires d'oser tracer la ligne de leur destin. Les jours qui suivirent la soirée de gala où Fanchon s'était trouvée dans l'« ambiance luxueuse » qui semble lui convenir, comme la chaleur d'une serre convient aux poissons précieux venus des mers de Chine, il ne se passa pas d'heure où cette charmante femme qui orne ma vie ne me rappelle cette nuit qu'elle appelle « la nuit des Champs-Élysées ».

Mais j'avais tenu bon. Je n'étais plus ressorti le soir pour aller m'asseoir devant un écran peuplé de bons hommes à deux dimensions et sans couleurs...

Ce n'est pas que le cinéma me trouve hostile. J'aime le cinéma. Mais j'ai le malheur, — ou le bonheur selon le point de vue, — d'être le compagnon d'une femme qui ne comprend les spectacles que donnés dans des théâtres de prix inabordables, tout comme elle n'accepte que la fleur la plus « cher » et la robe faite dans le tissu le plus beau. Cela a bien des avantages, mais aussi quelques inconvénients. Je ne crois pas avoir vu du cinéma autrement que dans ces établissements dorés sur tranches, aux tapis épais, aux grands jeux de lumières opalescentes, aux fauteuils profonds et sourds comme des divans d'adultère...

Aussi, un après-midi de samedi, fus-je bien étonné d'entendre Fanchon exprimer un désir absolument en contradiction avec ses goûts les plus affirmés.

— Chéri... je veux aller voir le cinéma sur la Zone. Chéri, une amie est allée avec des camarades voir un de ces cinémas... près des anciennes fortifications. Il paraît que c'est surprenant et si captivant, si rigolo. Emmène-moi voir du cinéma sur la Zone.

Je pouvais rétorquer à ma belle obstinée que les cinémas des Champs-Élysées sont faits pour des spectatrices comme elles, que ceux de Belleville conviennent parfaitement aux publics habitant ces quartiers et qu'il eût été désobligeant et peu sensé de se rendre d'Auteuil où nous demeurons à l'un des grands cinémas genre garage où le public des faubourgs aime à se retrouver, entre soi, chaque samedi soir.

— Pourtant je hasardai :

— Voyons, Fanchon. Ne crois-tu pas que les bravés

gens qui fréquentent ces cinémas de la Zone t'en voudront de venir ainsi les troubler dans leurs distractions ? Ils se verront jugés en bêtes curieuses, et tu les chœveras.

Mais Fanchon ne voulut rien entendre.

Nous sommes donc partis tous les deux, bien simplement, sans faire, ainsi que Fanchon le désirait, aucun déguisement vestimentaire. C'eût été du dernier ridicule. Après tout, un cinéma de la Zone, ce n'est pas un caveau d'apaches.

D'après les renseignements de l'amie, le cinéma se trouvait entre Billancourt et la Porte de Saint-Cloud.

Il avait plu. Les petits souliers de chevreaux vert de Fanchon se maculaient de boue noirâtre. Fanchon, qui aurait en toute autre occasion rouspétré comme une diablesse, semblait enchantée de cette boue, de ce crachin qui persistait, du visage dur et mélancolique du paysage, et même du manque d'éclairage que l'on constata en nous dirigeant vers le terrain vague où l'on devait trouver le fameux cinéma.

Enfin nous arrivâmes. Un enclos entouré d'une corde... au milieu une grande cabane en planches... à l'entrée de ce singulier terrain tout creusé d'ombre et seulement éclairé par les rayons provenant des petites fenêtres de la maison de bois, nous trouvâmes grande affluence. C'étaient, pour la plupart, des ouvriers de couleur :

des noirs en casquette, des Marocains, quelques Chinois en natte ou européanisés. Des femmes, quelques enfants, déguenillés. Quelle étonnante assemblée ! Je craignais fort d'être avec Fanchon l'objet d'un chahut, d'un houssillement général. On ne fit pas attention à nous. Je m'acquittai du prix des places : 50 francs par personne. J'entrai. Fanchon s'assit sans répugnance (elle s'était bardée d'héroïsme pour ce soir-là) sur le banc étroit et rugueux où elle accrocha d'ailleurs des fils de son manteau et déchira ses bas « 50 fin » à un clou égaré juste près de ses charmantes jambes...

Un piano mécanique égrena ses roulades affligeantes. C'était attendrissant. Je pensais à certains bals-musette des villages, les soirs de fête locale... à ces coins perdus d'Auvergne ou de Bretagne...

Nous étions bien en effet perdus dans un monde à part, au milieu de ces spectateurs qui, durant la projection du petit comique (un Buster Keaton muet durant quinze minutes), trépignèrent de joie, et dont je pus remarquer la joie, l'émotion, la réelle sympathie pour les héros d'un mélodrame italien de la plus étonnante époque. Ce public-là ignorait qu'il y eût, dans la grande ville dont ils ne connaissaient que les frontières, des cinémas hauts comme des maisons de six étages, où des ciels à étoiles resplendissaient en plein jour... et des avenues luxueuses pleines de cafés, de cinémas de grand luxe où chaque soir les Parisiens chic, les snobs et ce qu'on appelle l'« élite » se pressaient pour louer ou déchirer à belles dents un film généralement étranger...

Je suis sorti avec Fanchon du cinéma de la Zone. Les pauvres gens ont quitté ce taudis qui représentait pour eux « un temple du plaisir » et sont allés dormir quelque part, sur la Zone, dans une cahute sans toit, ou dans un garni rongé de vermine comme les bords de Seine en offrent aux manœuvres des grandes Usines...

Mais je crois maintenant que le cinéma n'est pas qu'un divertissement de snobs. Je sais que c'est un art généreux et utile, un art aux plus diverses apparences... puisqu'il peut distribuer un peu de rêve et d'illusion à ceux que la dure vie moderne a privés d'espoir.

JEAN VALDOIS.



Pour être belle...



Ce que nous disent . . .

Édith Méra, Alice Field, Edwige Feuillère, Jeanne Boitel, Josette Day

QUOIQU'ELLE soit régie par certaines lois immuables, la beauté n'est pas une et indivisible dans le temps et l'espace.

Elle suit docilement l'évolution des mœurs, elle est fonction des races, des climats, des époques. Vérité en deçà, elle est erreur au delà. Pendant des siècles, les hommes ont été séparés ainsi, par des conceptions différentes et souvent opposées de l'harmonie des formes, des couleurs. Ni les livres qu'ils s'envoyaient d'un bout du monde à l'autre, ni les voyages qu'ils accomplissaient autour de la terre n'y firent rien. Et le cinéma est venu.

Nous ne nous rendons peut-être pas encore très exactement compte de l'influence formidable qu'il a exercée, en pétrissant devant les mêmes images et les mêmes visages les goûts des jeunes gens de toutes races et de toutes classes. Sous l'apparence d'un divertissement, il a imposé jour après jour, à notre esprit et à notre sensibilité des lignes, des traits créateurs des silhouettes qui sont surnoisiement descendues de la toile et que nous retrouvons aujourd'hui, sans étonnement, dans la rue, dans les magasins, en nous-mêmes. Joan Crawford, Ramaté, Greta Garbo, Marlène Dietrich, Anna May-Wong, la rude et touchante héroïne d'*Igloo*, les jeunes filles aux seins nus de *Bali*, l'amoureuse de *Kriss* ont plus fait pour l'interprétation des peuples que la S. D. N. en vingt conférences. Et, si la beauté survit au désordre de notre temps, le sens qu'en posséderont nos arrière-petits-enfants viendra plus directement d'elles, reflets sur une toile, que des esthètes et de leurs propos.

En marge de ces considérations générales et fort superficielles, — faute de place, — les rapports des vedettes

de cinéma et de la beauté offrent de petits à-côtés plus directement tangibles. Pour nombre de femmes, en effet même vedettes, la beauté est une œuvre d'art, de patience et de volonté. C'est une matière précieuse, fuyante, qu'il faut pétrir et retenir, pour elle-même et pour tout ce qu'elle représente professionnellement. La santé de la peau, sa défense contre les rides, la culture de la ligne générale du corps exigent des femmes qui font métier d'être belles sur la scène ou devant la caméra une science familière dont toutes les autres peuvent et doivent rechercher la possession.

C'est afin de la leur faciliter que *Ciné-Magazine* ouvre cette enquête auprès des vedettes les plus réputées pour leur beauté, leur grâce, leur allure ; il leur a posé à votre intention cette question :

COMMENT ÊTES-VOUS BELLE ?

Et il est heureux de vous offrir aujourd'hui les premières réponses qui lui sont parvenues.

**

ÉDITH MÉRA vamp française, longue, mince, inquiète à l'écran comme une fleur dangereuse, si peu femme fatale dans la vie, commence sa lettre par une protestation :

« D'abord, écrit-elle, j'aime mieux le dire tout de suite, je ne suis pas belle. (Moi, qui l'ai vue au saut du lit, sans maquillage, je proteste...) Maintenant, ceci

bien posé, je peux vous dire ce que je fais pour tenter de le paraître.

» *Pour mes cheveux* : je les lave tous les huit jours avec des jaunes d'œufs, traitement fortifiant et qui rend ma chevelure souple et brillante.

» *Pour ma peau* : de grands lavages à l'eau tiède et au savon. Pendant le bain, je recouvre mon visage d'un corps bien gras, mais, sous aucun prétexte, je ne garde quoi que ce soit sur ma peau pendant la nuit. Les pores doivent respirer librement, au moins pendant quelques heures.

» *Pour mes yeux* : des bains à l'eau de rose quand ils sont fatigués par une journée de studio. Des frictions à l'huile de ricin à la naissance des cils. Il faut très peu d'huile, mais ce petit truc évite que les cils soient cassants et tombent. Quant aux dents, je me contente de les laver tout bonnement le plus souvent possible.

» *Pour la ligne* : manger peu, surtout à Paris où l'on vit tellement enfermé. Ceci s'impose aussi quand on travaille beaucoup. Mais cela ne m'empêche pas de faire de temps à autre un bon repas, joie physique et morale.

» Je pratique peu le sport, n'en ayant guère le temps, et j'avoue n'avoir jamais eu le courage de m'astreindre à faire seule de la culture physique. Je recommande vivement d'aller une fois par semaine au hammam, c'est excellent pour la ligne, et cela chasse merveilleusement douleurs, points, courbatures si l'on en a. De plus, les nerfs et le cerceau y trouvent une rare détente. Ce qui n'est pas négligeable. »

**

ALICE FIELD a suprouver, dans *Cette vieille Canaille*, qu'elle mettait le souci d'une interprétation exacte avant celui de la beauté. Grande coquette, elle jouit à Paris d'une réputation d'élégance qu'elle justifie quotidiennement. Mais il faut souvent souffrir pour être belle.

Edwige Feuillère, ci-dessous, ne veut surtout pas qu'on l'accuse de se martyriser pour sauver sa ligne, mais *Alice Field*, ci-dessus, sait avoir le courage de sacrifier les petites joies de la table et de la paresse pour la perfection de la ligne.

Beaucoup de femmes auront-elles le courage de sacrifier comme celle-ci les petites joies de la table et de la paresse à la perfection de leur ligne (type élancé) ?

« Quand je ne suis pas en cure d'amaigrissement, ce qui m'impose un régime très dur, je fais beaucoup de sport, de culture physique, natation, équitation, golf. Mais le grand remède à tous les maux, le grand bienfaiteur, c'est le soleil, qui rend au corps sa souplesse et sa jeunesse, qui donne de l'élasticité comme il donne à l'esprit une incomparable détente. J'apprécie même les effets du soleil artificiel, à la condition qu'il soit soigneusement dosé. L'été, je fais de véritables orgies de soleil.

» En ce qui concerne mon régime alimentaire, il est sévère : à midi, je me permets :

» 150 grammes de viande grillée; 200 grammes de légumes cuits à l'eau ; 1 pomme crue ; 1 café.

» Le soir, je dîne d'un légume cuit, ou d'une pomme, mais de l'un ou de l'autre seulement.

» Je ne prends que du pain spécial et j'évite toute boisson.

» Je n'emploie pour ma peau que de l'eau glacée et du savon dépourvu de matières irritantes. Je me démaquille au gras le plus doux possible, et je me lave ensuite à l'eau glacée mêlée de vinaigre.

» Je ne mets jamais de crème de beauté, sauf pour la scène et le studio.

» En général, je ne saurais trop recommander l'emploi de l'eau glacée en ablutions. »

**

EDWIGE FEUILLÈRE possède une double personnalité : celle que lui octroient l'écran, les scénaristes, les metteurs en scène, les photographes, et celle qu'elle a dans la vie.

Edwige chez elle est une femme vivante, rieuse, simple, aussi peu *vamp* que possible. Une femme qui



aime le grand air, le sport, qui est gourmande et qui le dit.

« Je ne me ferai jamais à cette règle qui veut aux femmes « de cinéma » un air littéralement cadavérique ! Pas de joues, pas de hanches, pas de poitrine. Non... S'il faut se priver de tout sous prétexte d'être artiste, j'y renonce. Mais le vent tourne, nous allons avoir le droit d'être autre chose que des manches à balai habillées. Personnellement, cela ne changera pas le régime que je n'ai jamais suivi ! J'ai beaucoup maigrì depuis quelques mois, mais c'est uniquement à ma tournée en Egypte et au travail que je le dois. Ne m'accusez surtout pas de me martyriser pour sauver « ma ligne »...

» Je suis aussi dépouillée de secrets en ce qui concerne les soins de mon visage : je me lave régulièrement et innocemment à l'eau et au savon. Beaucoup d'actrices ne se lavent *jamais* la figure... J'en serais malade !

» Je passe fréquemment mes cheveux à l'huile pour conserver leur souplesse.

» Je repose mes yeux, après le studio, par des compresses d'eau de rose. J'ai été assez grièvement brûlée une fois : j'ai employé un remède de bonne femme, qui a eu des effets merveilleux : la compresse de pomme de terre crue râpée.

» Voilà. C'est tout ! Je n'enrichirai pas les instituts de beauté ni les masseurs. »

**

JEANNE BOITEL, fine, cultivée, estime que la beauté est avant tout une question d'équilibre physique et moral.

« Travaillons surtout, — écrit-elle, — à nous embellir intérieurement ; il transparaîtra sûrement quelque chose de cette beauté au dehors. »

Mais, pourtant, voici quelques aveux :

« En ce qui concerne mes cheveux, la nature ne m'ayant pas dotée d'une toison d'or et désirant être blonde pour le cinéma, je m'en remets entièrement à

Josette Day (à gauche) est bien jeune encore pour avoir des secrets de beauté. Quant à *Jeanne Boitel*, elle pense qu'un visage n'est pas seulement beau quand il est éclatant ; les joies et les tristesses sont des artisans de la beauté.

mon coiffeur qui, lui, garde les secrets de ses préparations.

» Quant aux soins de la peau, c'est une autre affaire. Dans une profession où le maquillage joue un si grand rôle, le démaquillage est de toute importance : il est indispensable de nettoyer la peau minutieusement chaque soir pour lui permettre de respirer, de vivre.

» Les lavages à l'eau chaude ou les fumigations, de préférence, provoquent la dilatation des pores, facilitent ce nettoyage ; mais il est indispensable de resserrer ensuite les tissus par une solution légèrement astringente ou par une vaporisation d'eau de rose.

» J'évite en tout cas le savon sur le visage.

» Quant au maquillage, eh bien ! je trouve qu'il est variable selon l'heure, les circonstances et... l'état d'esprit

» La beauté n'est pas « une » mais multiple : la tenue de sport n'a pas les mêmes exigences que la robe du soir : il faut savoir se conformer à la minute qu'on vit.

» De même, un visage n'est pas seulement beau quand il est rayonnant, éclatant.

» À différents degrés, les joies, les tristesses ou les fatigues peuvent faire de la beauté. Ne l'oubliez pas... »

**

JOSETTE DAY, une étoile montante. Au fond, n'est-elle pas trop jeune encore pour avoir des secrets de beauté ? Qu'ils sont minces, en effet :

« Je ne prends que de l'eau tiède pour ma peau, je n'emploie aucune crème de beauté et ne me sers absolument que de vaseline pure. Cela nettoie et graisse ma peau, sert à tenir ma poudre.

» Le rouge à lèvres joue un grand rôle pour moi. C'est là mon seul maquillage, mais il me ruine, car j'en fais une énorme consommation. Je trouve que des lèvres bien faites donnent de l'éclat au visage.

» Je ne crois pas que la santé dépende de l'alimentation, du moins à mon âge. Je crois plus à l'hygiène, bain, etc...

» Pour garder « ma ligne », il faut évidemment que je renonce à beaucoup de choses. Un régime simple est d'ailleurs le seul nécessaire : éviter les gâteaux, les pâtes et les sauces. Pour ma part, je mange des grillades, jamais de pain. J'en entretiens spécialement la souplesse par la natation et la danse classique. »

ODILE-D. CAMBIER.



Mona Goya, dont nous donnerons la réponse dans notre prochain numéro.



LE JUIF ERRANT

C'EST d'après une œuvre d'E. Temple Thruston, romancier, auteur dramatique, et scénariste très apprécié dans les pays anglo-saxons, que le metteur en scène Maurive Elvey réalisa *Le Juif errant*, dont les films B. G. K. annoncent la prochaine présentation.

E. Temple Thruston n'avait encore fait que les deux tiers du découpage du scénario quand il mourut. On put craindre un moment que ce pénible accident retarderait pour longtemps la réalisation du film. Il n'en fut heureusement rien. Son travail fut continué et achevé par sa femme avec la collaboration de M. H. Fowler Mear, chef scénariste des studios de Twickenham.

La réalisation du *Juif errant* demanda de très longs mois de préparation, et l'exécution en fut encore retardée, car M. Julien Hagen, producteur des « Twickenham Films », avait décidé que Conrad Veidt enserait le principal interprète. Et il fallut attendre que le grand artiste si demandé dans les studios du monde entier fût enfin libre... M. Julius Hagen fut récompensé de sa patience, car l'interprétation de Conrad Veidt est absolument remarquable dans chacun des quatre rôles complètement différents qu'il aborda grâce à un maquillage d'une

Ci-dessous, une autre expression émouvante de Conrad Veidt. Sa partenaire est Peggy Ashcroft.



Deux images de Conrad Veidt dans un des quatre rôles complètement différents qu'il aborda grâce à un maquillage d'une adresse surprenante.

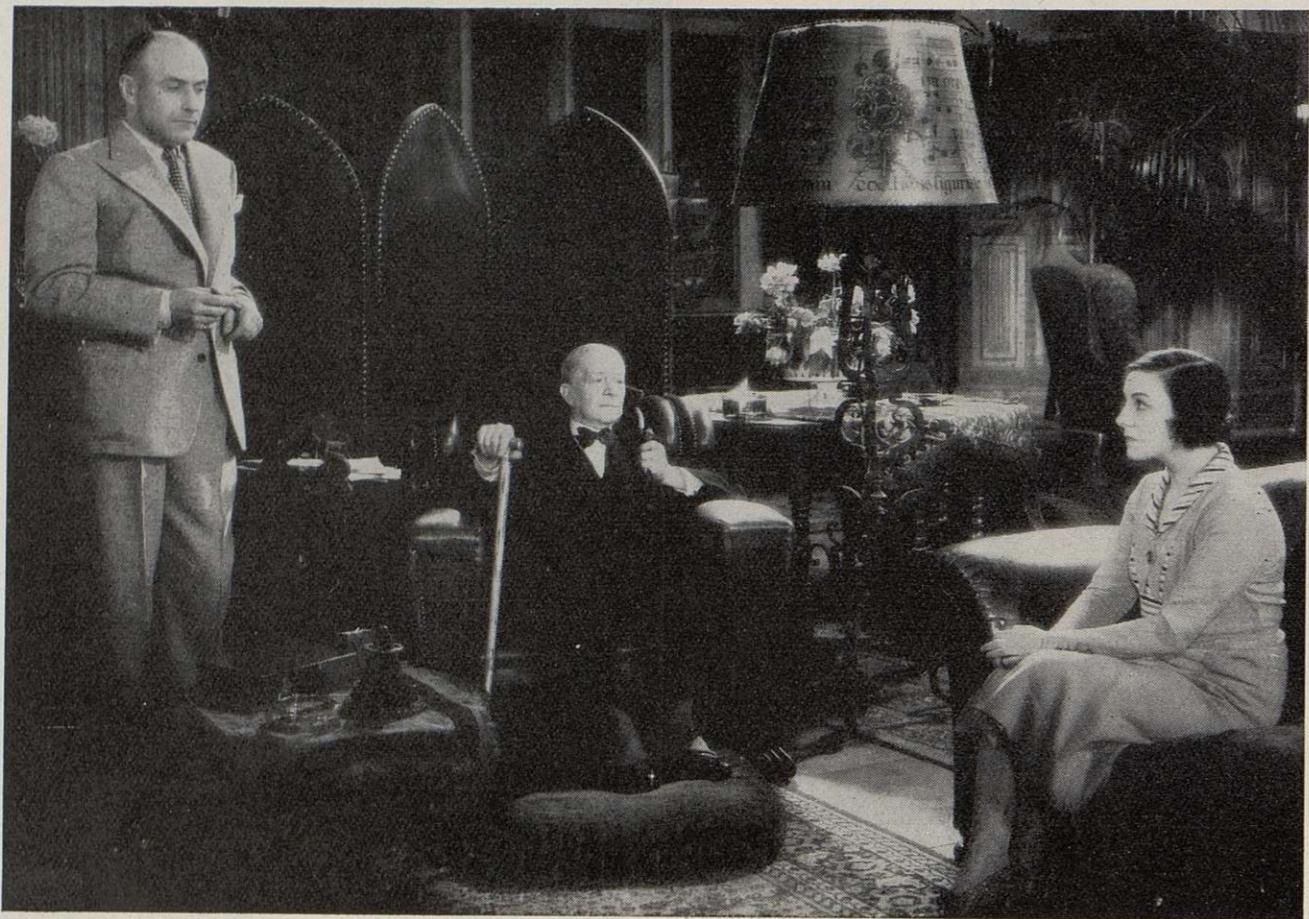
adresse surprenante. Pour les scènes de foule se passant à Jérusalem, tout les ghettos de Londres furent parcourus afin de trouver les types les plus parfaits d'hommes et de femmes juifs.

Quelques-uns de ceux-ci parlaient à peine l'anglais, ayant passé toute leur vie parmi les leurs dans l'East End de Londres.

Un jour, par erreur, on leur apporta à manger des sandwiches au jambon, et l'on fut étonné de voir que personne n'y touchait ; c'est alors que l'on se souvint qu'un juif orthodoxe ne mange du jambon sous aucun prétexte, et rapidement, avec le plus de célérité possible, le personnel du restaurant des studios fit remplacer ces sandwiches par du pain et du fromage.

Nous aurons l'occasion de reparler prochainement, lors de sa présentation, de cette œuvre de grande envergure qui fait le plus grand honneur à l'industrie cinématographique.

W. L.



Une scène de « Il était une fois », réalisé par Léonce Perret d'après la pièce de Francis de Croisset. De gauche à droite : Jean-Max, André Dubosc, Gaby Morlay.

TOUT VA BIEN

par LUCIEN WAHL

On lit quelquefois dans des journaux : « Tel film obtiendra un vif succès dans les salles de quartier, mais le public des cinémas d'exclusivité ne l'accueillera pas favorablement. » Pourquoi ? Comment ? On n'en sait rien. Des prévisions de même sorte ont été énoncées des milliers de fois pour des pièces de théâtre. Des déments ont été apportés par des faits. L'expérience n'a pas servi.

Il est, pourtant, des cas sur lesquels on est à peu près sûr de ne pas se tromper, c'est lorsqu'il s'agit de films fabriqués très fidèlement d'après des formules assez basses, mais tenaces, au moins jusqu'à nouvel ordre.

On veut ici, sans précisément se livrer à une critique, citer un exemple curieux, celui de *Chagrin d'amour*, œuvre américaine dont le scénario est dû à deux femmes, dont je ne me rappelle que le prénom, — elles ont le même, — Jane. Le film, paraît-il, a été « emboîté » dans une grande salle. Je l'ai vu dans une autre, plus centrale encore : aucune protestation.

Je sais des personnes qui admirent *Chagrin d'amour*, d'autres qui le considèrent comme une œuvre moyenne. Il me semble que l'histoire qui s'y développe ne vaut ni plus ni moins que, par exemple, *La Grande Marinière*, de Georges Ohnet, mais les phrases du doublage étant quelquefois et justement « très Georges Ohnet », on peut sans effort en rire si l'on est en compagnie de gens décidés à s'amuser, mais il faut se méfier du spectateur voisin et ne pas aller trop loin dans les déductions.

Or *Chagrin d'amour*, malgré l'abondance de ses dialogues, n'est pas du pur théâtre, et voilà déjà un point acquis. En outre, admirablement découpé, il est joué par des artistes de tout premier ordre. On dira : « Et le doublage ? » Or, le doublage, généralement bon, n'étoufe pas, dans ce film, les physionomies. Si plates que soient, — il y en a qui écriraient « s'avèrent », — certaines phrases, elles, ne commandent pas la mimique, elles se mettent à son service, elles se placent au dernier rang.

Les auteurs dramatiques, qui voient enfin clair et craignent de ne plus pouvoir faire jouer leurs pièces, peuvent prendre une leçon au spectacle de *Chagrin d'amour*, mais ils ne la prendront pas, ils croiraient y trouver la suprématie du dialogue.

Rien, d'ailleurs, n'est plus navrant que la façon dont la majorité des hommes de théâtre considèrent le cinéma. Ils ont compris qu'ils étaient vaincus à la scène. Avouez qu'ils y ont mis le temps. Notre regretté confrère Lucien Doublon avait eu l'intelligence de convoquer un certain nombre d'auteurs dramatiques à la présentation du premier film parlant arrivé en France. Dès ce moment, ils devaient se rendre compte que, si le cinéma muet devait disparaître, — ce qu'affirmait Doublon, — on photographierait des pièces et on les phonographierait, mais c'est plusieurs mois plus tard que certains d'entre eux ont établi leur théorie. Elle ne tient pas debout, mais, précisément pour cette raison, elle a inspiré des praticiens.

Qu'est-ce qu'un film parlant, pour ces messieurs ? Une pièce encadrée par des décors naturels et artificiels et dans laquelle on ne doit pas placer d'entr'actes. Oh ! c'est à peu près tout. En somme, il s'agit d'utiliser les possibilités de la caméra et de l'écran pour servir un dialogue.

Se révoltant contre ceux qui se déclarent cinématographistes absous, ils disent : « Nous voulons une histoire, nous, une anecdote, une action », comme si quelqu'un avait jamais soutenu le contraire.

Mais qui donc assure qu'un sujet n'est pas nécessaire ou que le sujet importe peu ? Des gens qui, dès qu'il faut citer un exemple, se contredisent. Un sujet, oui, il en faut un, mais le traiter avec talent, c'est autre chose.

On peut composer du bon cinéma sans nombreux

au cinéma et, là comme ailleurs, le problème du capital ne demeurera pas capital. L'argent n'est pas tout dans un film.

Ce n'est pas à dire qu'il va disparaître et que les films ne coûteront rien, mais ils coûteront beaucoup moins. Le cinéma ne sera pas toujours une « vache à lait » pour le fisc ; il ne le sera pas non plus pour des privilégiés. Seulement, on nous offre comme remède le secours de l'État. Si nos administrations ne changent pas leurs méthodes, ce sera les acteurs ; mais elles les changeront, elles y seront contraintes tout naturellement.

L'État commerçant ne nous dit rien qui vaille, mais les directions de films, plus compréhensives, c'est dans la normale prochaine qu'il faut les situer. On peut prévoir que l'expérience — si chère — aura servi.

**

Des gens de théâtre, qui s'introduisent dans le cinéma, — et nous ne leur donnons pas tort à tous, il s'en faut, — se moquent de l'ignorance de certains entrepreneurs de films. D'abord, ils ne doivent pas oublier que les directeurs des scènes ne sont pas tous des érudits et que, parfois, les plus instruits ont le moins réussi. Mais surtout, si on a le droit de déplorer des ignorances de cette sorte, ce n'est pas



... Certaines personnes ne remarquent aucune différence entre « Les Ailes brisées » et « La Maison des Morts », entre un ouvrage de métier et des images qui, malgré l'abondance des mots, ne cessent de prévaloir. (A gauche, « La Maison des morts », et à droite « Les Ailes brisées », avec Alice Field et Victor Francen.

décors et fabriquer du théâtre d'écran en multipliant les paysages.

Alors ? Alors il serait vraiment trop facile de réussir en suivant un « manuel du bon auteur de film ». Il y a un mystère dans le génie et de l'adresse dans le talent. En outre, aucune théorie ne vaut. Ce que l'on peut affirmer, ce sont, on doit le dire, des négations. Nous savons ce qu'il ne faut pas faire, nous ne pouvons préciser ce qui doit être suivi. Au cinéma, tous les éléments se complètent, mais ils se contredisent tous.

Nous saurons les auteurs dramatiques dans les studios ? Tant mieux. Ils doivent surveiller ou diriger le résultat de leurs imaginations, mais il viendra un moment où, le théâtre étant réduit à de très rares manifestations, on travaillera directement pour l'écran sans cueillir, dans les poubelles de la scène, des détritus.

Et il y aura des films-films.

A ce propos, j'ai lu dans un article de quotidien ce double mot, suivi de : « si je peux m'exprimer ainsi ». Mais oui, monsieur, vous pouvez d'autant mieux vous exprimer ainsi que d'autres — un autre au moins — ont souvent employé « films-films ».

... De quoi s'agit-il ? De rien de neuf. A part quelques fervents, il est surtout, dans ces histoires, question d'argent. Et c'est tout naturel. De grands génies se sont souciés de monnaie et de porte-monnaie, mais on s'apercevra bientôt que le monde se renouvelle, même



toujours aux gens de théâtre qui s'occupent de cinéma à la faire. En effet, l'un d'entre eux, d'ailleurs franc et indépendant, je le suppose, confond les acteurs avec les auteurs. C'est peut-être plus grave.

Alors, ces personnes ne remarquent aucune différence entre *Les Ailes brisées* et *La Maison des Morts*, entre un ouvrage de métier et des images, qui, malgré l'abondance des mots, ne cessent de prévaloir.

Est-ce à dire que les metteurs en scène du cinéma muet, les anciens, les vétérans de l'écran, comprennent tous leur mission ? Aucunement. Et même la plupart des metteurs en scène médiocres ou mauvais du silencieux prouvent bien plus d'incapacité aujourd'hui. Ils sont ou se croient forcés de faire bavarder leurs personnages à toute force et n'importe comment. La preuve la plus claire de cette affirmation, c'est que beaucoup de films parlants, qui développent des sujets traités dans le silence autrefois, ne valent pas les anciens. Il est des exceptions, par exemple *Poil de Carotte*. Mais les autres ? Presque tous les autres ?

LUCIEN WAHL.



DESCENDRA-T-IL DANS LA RUE ?

Q U'ON se rassure. Rien de révolutionnaire dans un tel titre, mais plus simplement l'interrogation de plus en plus angoissée de quelqu'un qui ne voit pas sans irritation le cinéma actuel se confiner en vase clos, fuir la vie pour se complaire parmi le décor et l'artifice...

Jadis, nous voulions dire au temps, hélas ! déjà lointain, du film muet, quelles que soient leur appréhension, leur gêne de tourner au milieu d'un groupe de badauds les dévisageant avec une curiosité narquoise, des cinéastes, choisis parmi les plus talentueux, ou même tout simplement amoureux d'un métier dont ils entrevoyaient toutes les possibilités artistiques, n'hésitaient pas à « descendre dans la rue », afin de saisir, grâce à l'objectif, un coin

merveilleux de ciel, une rue grouillante d'animation et de vie ou la perspective imposante d'une avenue calme, austère et froide...

Faut-il rappeler, au temps où le cinéma faisait encore preuve d'enthousiasme et de foi, de diversité et de mesure, les nombreuses incursions des cinéastes d'alors à travers la Ville-Lumière et le méandre de ses rues, de ses places et de ses avenues, dont les multiples aspects reflètent si parfaitement l'âme de ceux qui les habitent.

Faut-il rappeler les films de Feyder, l'un de ceux qui, avec René Clair, sut le mieux saisir le visage caché, profond, des paysages familiers de la capitale et nous en restituer la vie intérieure avec le plus d'intensité ? Faut-il rappeler les rues étroites et éternellement embouteillées de *Craintueille* dans la lumière dorée du matin, la vie chaude et débraillée du faubourg dans *Gribiche*, la coulée tendre et matinale de la Seine dans *Les Nouveaux Messieurs* ?

Parallèlement René Clair, magicien qui alors s'ignorait, tournait *Paris qui dort*, vident d'un coup la capitale. Puis, multipliant les tours d'illusioniste, faisant pousser des chapeaux au pied des becs de gaz (*Le Fantôme du Moulin-Rouge*), circuler à travers les rues un corbillard attelé à un chameau (*Entr'acte*), il promenait dans les rues un cortège de provinciaux baroques venant s'échouer sur une tour de Notre-Dame (*Le Voyage imaginaire*).

Heureux temps ! Des « jeunes », munis d'une seule caméra portative

et de quelques mètres de pellicule, pouvaient se laisser guider au gré de leur fantaisie où par leur seule inspiration...

Kersanoff, avec *Ménilmontant*, nous révèle la photographie des ruelles lépreuses où, entre les points disjoints, coule un mince filet d'eau grasse ou savonneuse ; Lacombe nous restitue avec *La Zone* la poésie poignante qui baigne un paysage dénudé de banlieue. André Sauvage réalise ses *Études sur Paris*, nuancées et sensibles ; enfin Deslaw extrait tout le pittoresque d'un quartier cosmopolite entre tous, *Montparnasse*, et magnifie les lumières de la ville — ô Chaplin ! ô Mac Orlan ! — avec ses *Nuits électriques*.

Heureux temps, dirions-nous...

Marcel L'Herbier peut tourner trois jours pleins, à la Bourse, durant les fêtes de la Pentecôte, et recréer dans le Temple à colonnes sa vie fiévreuse, désordonnée, épileptique de tous les jours...

**

Depuis, le parlant est venu, compliquant singulièrement la tâche des cinéastes désireux de plonger à même la vie, de se mêler intimement à elle.

Aujourd'hui « descendre dans la rue » nécessite un matériel abondant et encombrant. Aux caméras, relativement légères de jadis, ont fait place des appareils massifs, peu maniables, véritables mastodontes de la prise de vue, auxquels est venu s'ajouter encore l'emploi des microphones délicats et des embarrassants camions sonores...

Faut-il y voir là une des raisons pour lesquelles, de tous ses collègues, seul ou presque, René Clair est demeuré sur la brèche, poursuivant en cela le plan logique instauré avec *Paris qui dort* ?

Et encore...

A vrai dire, ce n'est pas l'auteur de *Sous les Toits de Paris* qui est venu vers la ville, mais plutôt la ville qui est venue à lui.

Qui donc décrira l'amusante et pittoresque croisière fluviale qu'est un voyage en bateau parisien ou même en péniche... ?

Le Paris de René Clair, si vrai, si juste, émouvant et sensible, est en réalité un Paris de bois et de stuc reconstruit à Épinay. Mais, si grand est le talent de René Clair, si subtils ses dons d'observation, qu'il arrive à nous donner, dans un milieu faux, à l'aide de personnages miraculusement saisis sur le vif, une interprétation de la vie plus vraie que la vie elle-même.

S'il est vrai que nous jurerions avoir rencontré dans la rue, au cours de notre existence quotidienne, les divers personnages de *Sous les Toits de Paris* ou de *14 Juillet*, il est non moins exact que nous jurerions pareillement nous être trouvé soudain, un jour de flânerie heureuse dans les faubourgs, face à face avec une des rues populaires imaginées par Meerson. L'impasse aux chanteurs, la ruelle obscure que borde le chemin de fer de Petite Ceinture dans *Sous les Toits de Paris* ; la rue en escaliers, la petite place du bal dans *14 Juillet*, quoique nous les sachions fabriquées de toutes pièces, nous émeuvent par leur errante authenticité, peut-être davantage que si Clair et sa troupe s'étaient vraiment transportés sur les lieux mêmes de l'action.

Malheureusement, — et il fallait s'y attendre, — l'association Clair-Meerson n'a pas tardé de créer un poncif.

Après *Sous les Toits de Paris*, il n'est pas un réalisateur qui ne se soit cru capable de réunir ce que l'auteur de ce film, qui demeure une belle leçon, avait réussi. D'où une multitude de reconstitutions en studio, ou dans le parc y attenant, de vues parisiennes totalement dénuées d'atmosphère et même de vraisemblance...

C'est pourquoi les vrais films sur la Ville-Lumière sont devenus tellement rares qu'il nous faut, désormais, nous contenter de temps à autre d'une image évocatrice par-ci, par-là, véritable bouffée d'air frais qui vient nous frapper au visage et qui fait que notre cœur bat plus vite : un aperçu d'un terrain vague du Pré-Saint-Gervais, baigné de mystère et d'inquiétude dans *Cœur de Lilas* ; un paysage de neige sous un ciel noir et bas, avec sa perspective d'arbres mutilés (*Dans les Rues*), et c'est tout...

Pourtant que de choses restent à dire !.. Certes, on a abusé de certaines vues de Paris. Mais d'un Paris



Cartes Postales. L'Opéra, la Concorde, la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe : autant d'antennes en contact avec le reste du monde. Mais il y a le cœur, la vie multiple, prenante et sans cesse renouvelée, qui est celle de chaque quartier, de chaque maison, de chaque coin de rue...

Quels drames neufs, imprévis, vivants, pourraient éclore demain ayant le Belleville des petites gens pour visage ou le calme et provincial Passy pour âme !

Qui chantera le vrai mirage, l'attraction, la puissance de Paris, sans clichés et sans fard, et quand donc un cinéaste nous rendra la beauté majestueuse des quais de l'île Saint-Louis noyés d'une brume ténue ; le « climat » équivoque, inquiétant, des environs de l'École militaire, envahis un peu plus chaque jour par les constructions neuves ; de l'atmosphère poignante du quartier d'Italie, étalant sa pauvreté comme une lèpre ?

Qui donc décrira l'amusante et pittoresque croisière fluviale qu'est un voyage en bateau parisien, de Charenton à Suresnes, dans le matin doré des bords de Seine ; le quartier Saint-Sulpice, son parfum d'encens, son silence ouaté, sa vie au ralenti ; ou encore les jardins de Paris pleins de mille cris joyeux d'enfants, sans oublier le Bois de Boulogne, — le plus grand de tous, — caricature de forêt, havre hospitalier où une vague humaine, en se retirant, laisse une multitude de papiers gras froissés ?...

Seraient-ils impossibles dans le pays qui vit naître Atget et dont les photographes se nomment Kertesz, Man Ray, Brassaï, Germaine Krull, etc... ; où des pein-

tres comme Utrillo et Wlaminck ont su magnifiquement rendre l'atmosphère désolée, nue, de certains coins de banlieue, ou la morne grisaille d'une rue noire et sale sous un ciel de suie ?

Et qu'on ne vienne pas nous dire que la littérature ferait défaut. Sans parler de Mac Orlan ou de Jules Romains, nombre de romanciers actuels ne se sont pas fait faute de se pencher sur certains quartiers de Paris et d'en saisir l'âme cachée sous le visage familier de leurs rues : André Thérite avec *Sans Ame*; Bernard Nabonne avec *Grenelle* et *La Butte aux Cailles*; Robert Gairic avec *Belleville*; Eugène Dabit avec *Petit Louis*, *Les Faubourgs de Paris* et surtout *Hôtel du Nord*, où s'agit, « dans un décor d'usines, de garages, de fines passerelles, de tombereaux qu'on décharge, tout le monde pittoresque et inquiétant des abords du canal Saint-Martin. »

Populisme, direz-vous. Et après ? Le mot, pas plus que la chose, ne nous effraie. Décrire la vie simple des petites gens, rendre l'atmosphère d'humanité laborieuse qu'est la leur, cela ne vaut-il pas mieux que de reconstruire l'ambiance trouble et surchauffée des dancing, de la noblesse irréelle des boîtes de nuit, dont le cinéma, jusqu'alors, a fait si abondamment son profit !

Paris, ville à double visage !...

Est-il un autre nom capable de susciter, mieux que celui-là, une multitude d'images à base de sentimentalité populaire ?

MARCEL CARNÉ.

LES FILMS DE JEUNES

COMME le temps était maussade depuis quelques jours, on tournait au studio de Neuilly les quelques scènes d'intérieur nécessaires au film de Billie Wilder : *Mauvaise Graine*. La mise au point des éclairages n'était pas très aisée. Ne se trouvait-on pas dans un véritable garage transformé pour les besoins de la cause en studio ? Il s'agissait d'éclairer correctement un autobus de la T. C. R. P., que Jean Wall, la veille, avait dérobé à l'arrêt. Un gros plan du museau monstrueux d'un autobus Gobelins-Levallois n'est pas aussi minutieux à régler qu'un gros plan de visage d'un jeune premier, mais beaucoup plus délicat que vous ne croyez. Pendant cette mise au point, les artistes semblaient en vacances. C'est ainsi que Raymond Galle bavardait avec Pierre Mingand, puisque, seul, l'autobus Gobelins-Levallois avait accès sur le set.

Je cherchais sur le charmant visage de Raymond Galle le souvenir du jeune Tulipe, cher à Alfred Machard, qu'il joua quelques années auparavant. Tant de douceur et d'émotion sincère, mêlées à tant d'ardeur et tant de flamme, relevait encore du privilège de l'enfance. Quand Raymond Galle jouait aux côtés de Max Dearly, il était, en effet, un très jeune garçon, heureux d'avoir pour partenaire la ravissante Daniele Darrieux, encore en jupes courtes. Que reste-t-il du visage de Tulipe aux joues arrondies et à la classique perruque de page ? L'adolescence a suivi son

cours. Raymond Galle est aujourd'hui un très jeune « jeune premier ». Ses beaux yeux, couleur d'or foncé, ont gardé de l'enfance l'éclat humide et lumineux, mais l'expression grave, parfois inquiète, de son visage, dit l'évolution inéfuctable et la maturité en devenir.

Depuis *Coquigrole*, Raymond Galle a joué *Étienne*, la pièce de Jacques Deval, avec Jacques Baumer. La tournée en province eut un succès magnifique. Raymond avait l'âge du rôle, ce qui arrive rarement à la scène ou à l'écran. Il en avait l'âge, l'ardeur et l'enthousiasme, et cette flamme qui ne s'acquit pas, mais qui jaillit du cœur même d'un artiste. Puis il joua *Hôtel des Étudiants*, film d'Henri Decoin, avec Lisette Lanyon. Un film de jeunes, dans lequel la jeunesse était triomphante. Aujourd'hui Billie Wilder, qui, dans son premier travail de réalisation cinématographique, assista Lambrecht pour *Emil et les Déetectives*, très jeune lui-même, épris de la jeunesse et de ses innombrables possibilités, a fait appel à Raymond Galle pour le rôle de Jean-la-Cravate. Nous reverrons avec lui Daniele Darrieux et Pierre Mingand, charmant jeune premier qui aborda l'écran avec le Johan Strauss de *La Guerre des Valses*. Il sera curieux de

voir Raymond Galle, naturellement tendre et enjoué, dans ce personnage bien moderne qui ne recule devant rien, cynique, amoral... mauvaise graine.

Nous ne doutons pas que ce soit un succès. A. J.



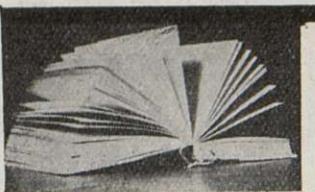
Raymond Galle.

Le Chant du Nil

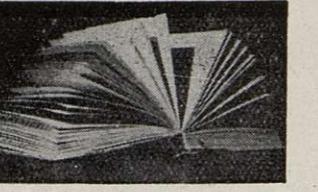


RAMON NOVARRO et MYRNA LOY, les deux principaux interprètes du « Chant du Nil ». Cette production M. G. M. permet au plus célèbre des jeunes premiers de faire preuve de tous ses dons de charme et d'exquise fantaisie. Il y chante aussi et avec quel bonheur !

CONRAD VEIDT



DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN



LA VÉNUS STANDARD — LA FEMME DE IAKOF

MAURICE LARROUY n'a pas l'habitude d'y aller par quatre chemins lorsqu'il éprouve le besoin de se libérer d'une obsession. Il ne craint pas de jeter à la figure des gens ce que les événements l'ont amené à penser d'eux, et, avouons-le, d'être même fort désagréable à leur adresse.

C'est, cette fois, sur le « yankee cent pour cent » que s'exerce sa verve et son ironie. En attendant de donner avec *Eaux glacées* une suite au triptyque dont nous ne connaissons encore que *Eaux brûlantes* et *Le Cargo tragique*, M. Maurice Larrouy a été, en effet, « saisi par le besoin de mettre sur pied, en forme de synthèse, quelques-uns des types essentiels dont l'Europe et la France, trop crédules, sont disposées à faire des héros et des modèles. Ces personnages, qui vivaient, nous dit-il dans son subconscient, depuis bien des années, ont pris soudain une vie personnelle immédiate. Ils ont réclamé de venir au monde... ».

Et c'est ainsi que, dans un volume intitulé *La Vénus Standard* (Fayard), ouvrage fort amusant, mais qu'il nous est impossible de considérer autrement que comme une grosse charge, M. Maurice Larrouy nous présente quelques spécimens de yankees standard auxquels il prête une inconscience, une ignorance et un manque de scrupules, dont il ne paraît pas loin d'être absolument convaincu.

Je me garderai bien de porter un jugement sur le bien fondé de telles opinions. Cette étude romancée des mœurs américaines, avec tout ce qu'elle comporte de réflexions acerbes et de plaisanteries satiriques, ne peut faire matière à discussion. Ceux qu'« hypnotise le bluff yankee », et auxquels M. Maurice Larrouy a dédié son livre ne sont pas près d'abandonner. Faute de compréhension, il semble bien d'ailleurs que, seuls, l'admiration ou le mépris soient possibles entre les Amerloques (pardon ! le mot est de M. Maurice Larrouy) et nous. A chacun de choisir selon son tempérament ou son intérêt...

Pour en revenir au scénario-prétexte de *La Vénus Standard*, nous y voyons le départ, le voyage, l'arrivée et la tournée en Europe d'un lot d'experts, tels que les États-Unis d'Amérique se plaisaient à nous en envoyer, lorsque nos affaires leur paraissaient plus compliquées que les leurs... Ce que l'auteur appelle l'expert standard joint malheureusement la plus parfaite incompétence à la plus réelle indifférence de sa mission. Nous voyons se dresser devant nous des

types invraisemblables de nullités, bouffies d'importance, promenant à travers la France leur suite, leurs autos, leurs dollars. Une façade sur un abîme ! Une ex-vedette de cinéma, luxembourgeoise américanisée, divorcée six fois et en quête de publicité, s'attache à cette troupe, profite des réceptions données en son honneur.

C'est parfois un peu long, mais c'est presque toujours très drôle. Très drôles aussi les types de Français à tout faire, inventés par M. Maurice Larrouy pour encadrer cette Amérique ambulante. L'étrange fortune d'un Laverdure, les péripéties d'un Dédéot Frique et le magnifique lancement d'un Furet, dit Tête de Paille, reporter au *Pneu*, divertiront plus d'un d'entre vous.

Je crois pourtant que votre plaisir, aussi grand fût-il, ne pourra jamais l'être autant que celui éprouvé par M. Maurice Larrouy en écrivant son livre....

Ce sont des héros d'un autre genre que nous présente M. Pierre Frondaie dans son nouveau roman *La Femme de Iakof* (Éditions Émile Paul Frères). Nous ne sommes plus devant des marionnettes, vidées d'âme et de cervéau, comme celles que nous venons de quitter avec *La Vénus Standard*, mais en présence d'êtres pathétiques, portant en eux la double torture de leurs passions et de leurs scrupules. C'est un roman d'amour comme l'auteur de *L'Eau du Nil*, avec un brio incomparable, excelle a en écrire.

Le sujet en valait la peine, et, si l'on peut seulement reprocher à M. Pierre Frondaie de l'avoir traité avec une fougue un peu trop hâtive, nous trouvons son excuse dans l'impatience que nous mettons nous-mêmes à tourner les pages de la destinée de ses personnages. C'est un ouvrage écrit d'un seul coup de plume et que nous lisons en une seule fois. Comment s'arrêter en chemin ?

Il est impossible de ne pas songer en lisant un tel livre au film que l'on en tirera plus tard. L'auteur semble d'ailleurs avoir nettement arrêté son dialogue dans cette intention et tout, dans l'agencement des chapitres, paraît prêt pour le découpage. De fort beaux extérieurs de Corse, de la Côte d'Azur, voire d'Athènes et de Constantinople, un yacht tout blanc et très photogénique, sur une mer où viendraient se jouer tour à tour les midis éclatants et les crépuscules dorés, les somptueux décors d'hôtels de luxe parisiens, le cadre est prêt pour l'action...

Au fait, la voici : M^{me} Frédérique de Villiers, orpheline est aimée d'un de ses amis d'enfance, Renaud d'Astrel, qui ne lui en a encore rien dit. Renaud arrive de Shanghai à Ile-Rousse, après vingt mois d'absence.

Qu'était-il allé faire à Shanghai ? Représenter un certain Iakof Karoly, que M. Pierre Frondaie définit ainsi : « Iakof Karoly ? Pareil nom, fait de deux prénoms, le premier russe et l'autre hongrois, n'indiquait aucune origine. Cependant l'homme était fameux dans les combats de la finance. Les millions sortaient de sa tête et puis s'envolaient de ses mains comme les vautours des toits de l'Inde, chargés de sinistres puanteurs, que des journaux alambiquaient en odeurs suaves... On voit ce rude dictateur.... Karoly avait protégé Renaud, payant de loin son éducation au collège, après que son père eut péri sur un cargo qu'il commandait dans un recou de la mer Rouge. Le bâtiment avait flambé.... Iakof en était l'armateur.... L'enfant grandi, son bienfaiteur lui parlait de ses affaires, sans en éclairer les coins sombres, l'intéressait, le cajolait, parfois le nommait son fils.... »

Nous savons déjà que ce Iakof Karoly est une crapule. C'est lui, en effet, qui a rendu Renaud orphelin en n'hésitant pas à sacrifier son père pour toucher la prime d'assurances sur un bateau incendié par ses soins. C'est entre les mains d'un tel homme que, par un concours de circonstances indépendant de la volonté de Renaud, tombera Frédérique. La jeune fille flambera ; elle aimera cet homme puissant qui est assez fourbe pour savoir être doux. Elle deviendra la femme de Iakof, sans que paraisse l'ami d'enfance. Elle ignore les liens qui l'unissent à son mari, et lui pensera mourir de chagrin. Mais la petite aura vite fait de déchanter. Malgré ses millions, elle ne peut aimer un homme comme Iakof et, puisque M. Pierre Frondaie veut que dans ses romans l'amour triomphe, c'est à Renaud qu'elle reviendra, après des complications d'ordre moral, psychologique et dramatique que j'aurai bien soin de ne pas vous raconter pour ne pas déflorer une œuvre que vous voudrez lire, pas plus que je ne vous parlerai d'une Etelka, à mon avis la véritable héroïne du livre, créature dangereuse et passionnée, à qui l'auteur a su donner un relief qui fait honneur à son talent.

JACQUES SEMPRÉ.



Les Films B. G. K. présenteront prochainement CONRAD VEIDT dans LE JUIF ERRANT, production Julius Hagen, mise en scène par Maurice Elvey, d'après le chef-d'œuvre d'E. Temple Thurston. Le grand artiste international, entouré d'artistes de premier ordre, évolue dans des cadres et des décors qui compteront parmi les plus grandioses qui aient été déjà vus.

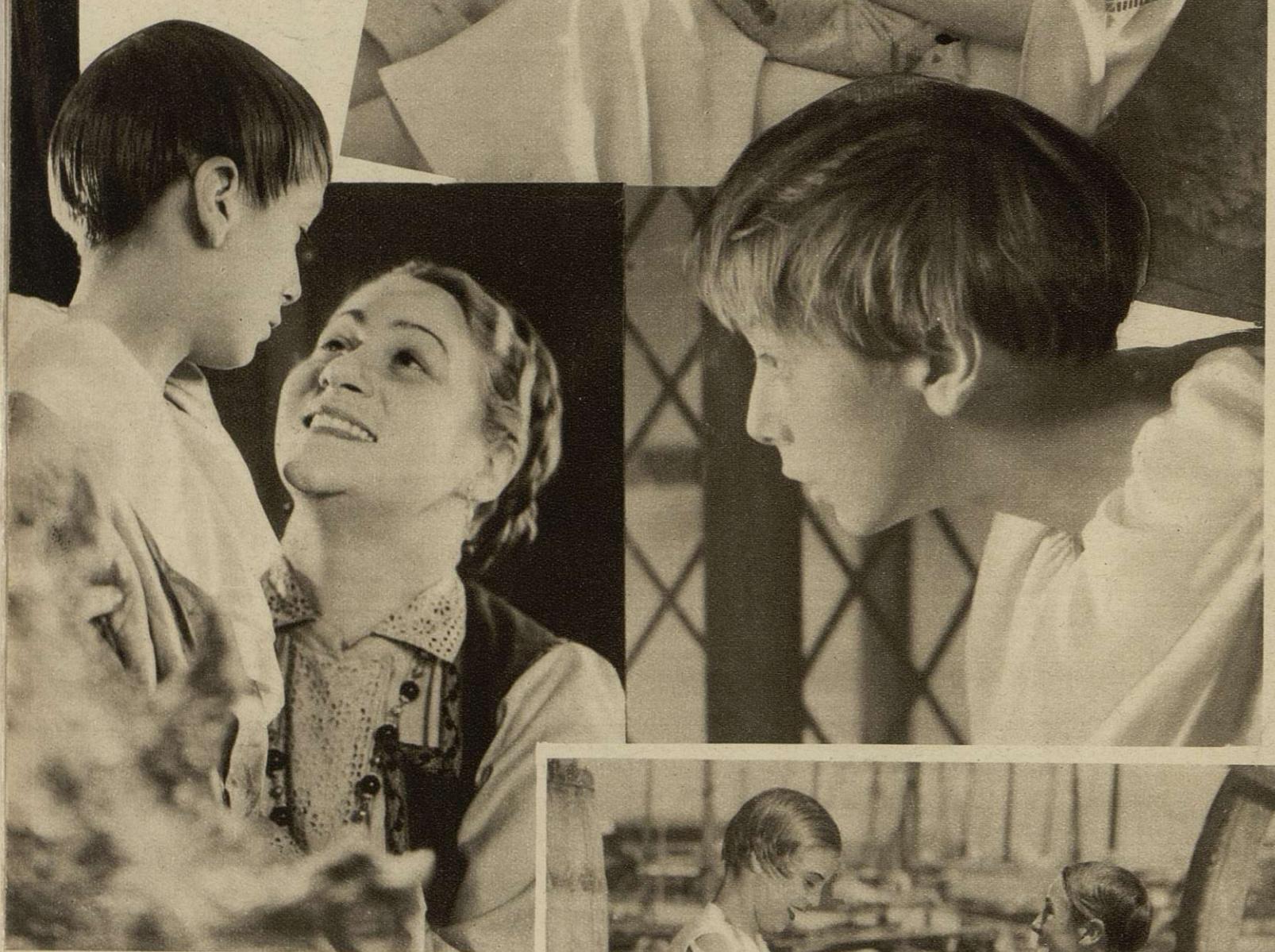
DANS
LE
JU
I
F
E
R
R
A
N
T

LAC AUX DAMES



JEAN-PIERRE
AUMONT, ROSINE
DEREAN, SIMONE
SIMON et ILA MEERY
tels que nous les verrons dans
LAC-AUX-DAMES, que
Marc Allegret vient de
réaliser d'après le roman
de Vicki Baum.

LE PETIT ROI



Quelques photographies de Robert Lynen, dans le nouveau film de Julien Duvivier, une production de Marcel Vandal et Charles Delac, LE PETIT ROI, inspiré du roman d'A. Lichtenberger. (Pathé Consortium Cinéma, éditeurs.)

L'ABBÉ CONSTANTIN



C'est une deuxième exclusivité que commence cette production Aster Film, édition P. A. D., mise en scène par J.-P. Paulin, d'après la comédie de L. Halévy, H. Crémieux et Decourcelle. Les rôles principaux ont été confiés à LÉON BÉLIÈRES et FRANÇOIS ROSAY, avec JOSSELYNE GÂEL, JEAN MARTINELLI, PAULINE CARTON, ROBERT MOOR, CLAUDE DAUPHIN et BETTY STOCKFELD.

UN SOIR DE RéVEILLON



Pendant plusieurs semaines d'exclusivité au Paramount, cette opérette, réalisée par Ch. Anton, remporta le même succès qu'il y a quelques mois aux Bouffes-Parisiens. Tirée de la pièce de Paul Armont et Gerbidon, en collaboration avec Albert Willemetz, elle est parfaitement interprétée par MEG LEMONNIER et HENRY GARAT, avec DRANEM et aussi ARLETTY, DONNIO, MOUSSIA, CARPENTIER. (Production Paramount.)

LE SEXE FAIBLE



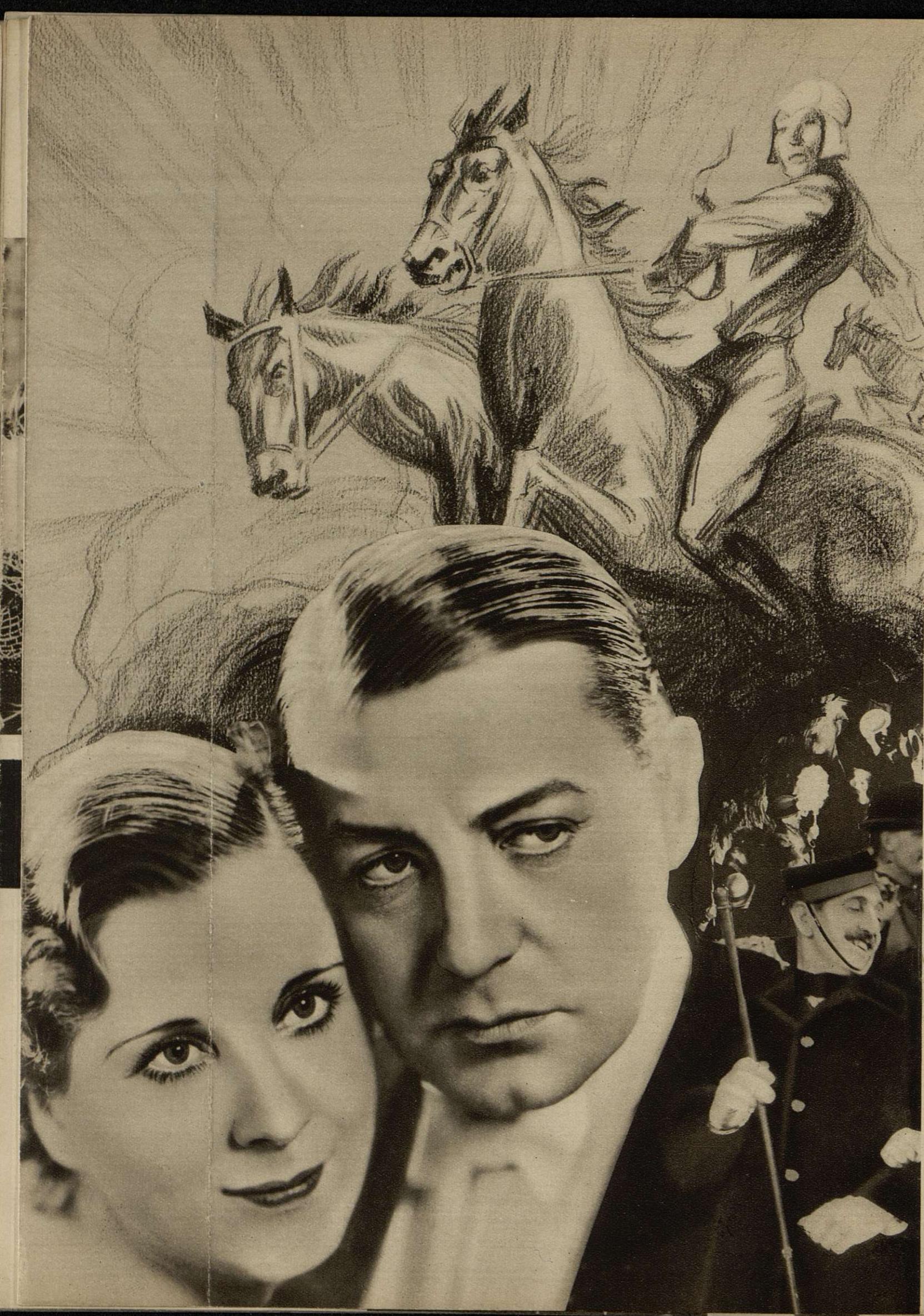
Belle occasion, pour ceux qui ont aimé la pièce d'Édouard Bourdet, de l'aller revoir et, pour ceux qui ne l'ont pas entendue, de la connaître en allant applaudir le film que Robert Siodmak en a tiré. Les uns et les autres apprécieront le talent de VICTOR BOUCHER et celui de MARG. MORENO, JEANNE CHEIREL, JOSÉ NOGUERO, FERNAND FABRE, MIREILLE BALIN, SUZANNE DANTÈS, BETTY STOCKFELD, PHILIPPE HÉRIAT, NADINE PICARD et PIERRE BRASSEUR. (Production Néro-Film. Édition André Haguet.)



L'adieu au drapeau



Le Ciné-Opéra projette en exclusivité cette émouvante production Paramount, réalisée par Frank Borzage et qui interprète avec un talent consommé HELEN HAYES, GARY COOPER et ADOLPHE MENJOU.





« Le film d'une génération », certes, mais aussi le film de la saison ! Le formidable succès que, pendant plusieurs mois, il remporta en exclusivité à l'Ermitage laisse prévoir pour la réalisation de Frank Lloyd une carrière triomphale. Pouait-on, d'autre part, trouver, pour incarner les héros de l'œuvre de Noël Coward, artistes plus étonnantes que CLIVE BROOK et DIANA WYNARD ? On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cette production de la Fox, de sa valeur de pensée, de sa réalisation ou de son interprétation ?

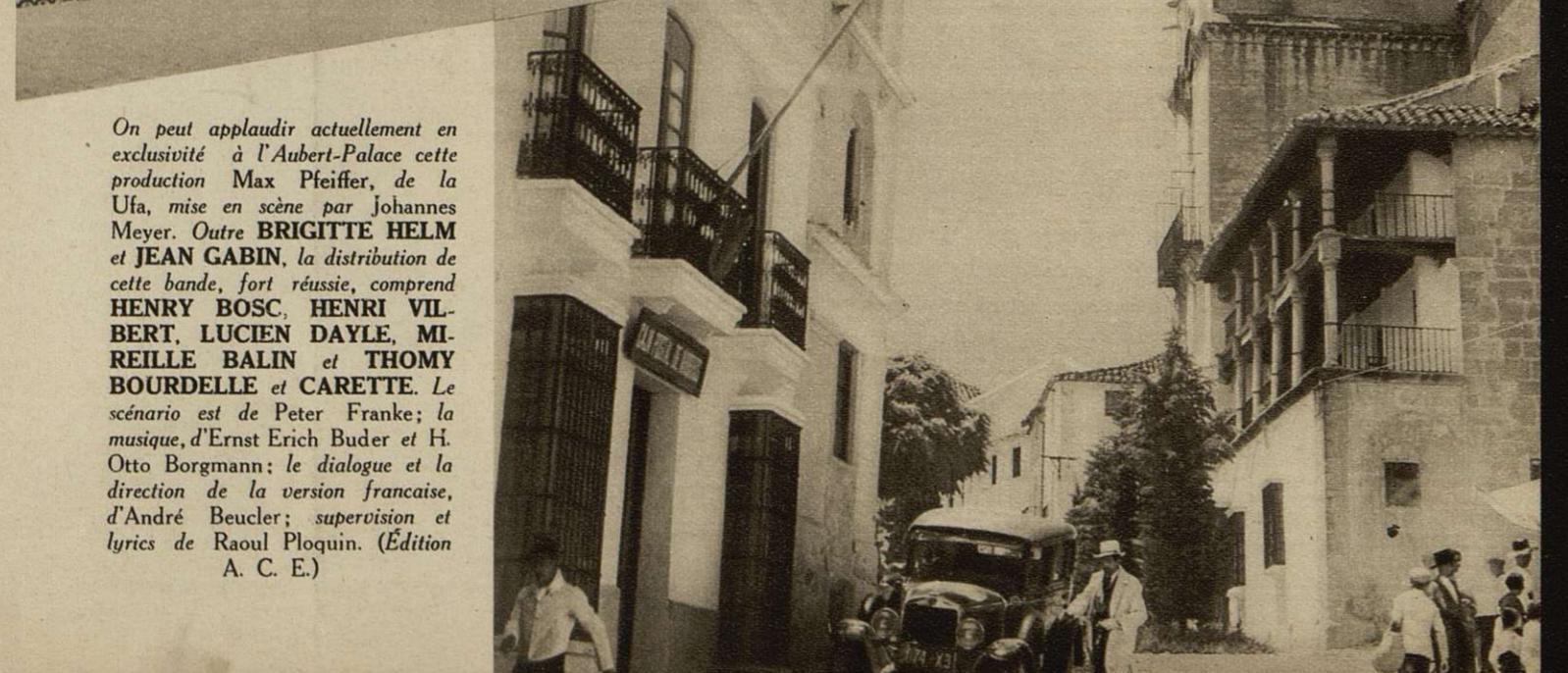
CAVALCADE





« Le film d'une génération », certes, mais aussi le film de la saison ! Le formidable succès que, pendant plusieurs mois, il remporta en exclusivité à l'Ermitage laisse prévoir pour la réalisation de Frank Lloyd une carrière triomphale. Pouvoir-on, d'autre part, trouver, pour incarner les héros de l'œuvre de Noël Coward, artistes plus étonnantes que CLIVE BROOK et DIANA WYNYARD ? On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cette production de la Fox, de sa valeur de pensée, de sa réalisation ou de son interprétation ?

Adieu les beaux jours!



On peut applaudir actuellement en exclusivité à l'Aubert-Palace cette production Max Pfeiffer, de la Ufa, mise en scène par Johannes Meyer. Outre BRIGITTE HELM et JEAN GABIN, la distribution de cette bande, fort réussie, comprend HENRY BOSC, HENRI VILBERT, LUCIEN DAYLE, MIREILLE BALIN et THOMY BOURDELLE et CARETTE. Le scénario est de Peter Franke; la musique, d'Ernst Erich Buder et H. Otto Borgmann; le dialogue et la direction de la version française, d'André Beucler; supervision et lyrics de Raoul Ploquin. (Édition A. C. E.)



Alex Nalpas et Pierre Braunberger présentent BACH dans un film d'Henri Wulschleger, d'après la célèbre pièce de Sylvane et Mouézy-Eon, avec FERNAND RENÉ, PIERRE FEUILLÈRE, FÉLIX OUDART, SIMONE SIMON, SIM VIVA, MONIQUE BERT, etc., etc... Après une première exclusivité de trois semaines à l'Olympia, ce film est passé, également en exclusivité, au Gaumont-Palace et sera projeté dans quelques jours au Rex.

LE GENDRE DE MONSIEUR PORIER



Marcel Pagnol présente LE GENDRE DE M. POIRIER, d'après la pièce célèbre d'Émile Augier et Jules Sandeau, réalisé par Marcel Pagnol avec LÉON BERNARD (Sociétaire de la Comédie-Française), ANNIE DUCAUX, DEBUCOURT, ESCANDE et CHARPIN.

un certain



Monsieur GRANT



Un film d'espionnage à Oui, et tourné dans les plus beaux sites de l'Italie. On y applaudit JEAN MURAT et aussi ROSINE DERÉAN, qui entourent ROGER KARL et JEAN GAL- LAND avec AIMOS, PIERRE LABRY, PAULAIIS et GER- MAINE AUSSEY et OLGA TSCHEKOWA.

C'est une production B. Duday, de la Ufa. Scénario de Mayring et Zeckendorf. Réalisation : G. Lamprecht. Dialogues : G. Neveux. Musique : H. Schulenberg. (Édition A. C. E.)



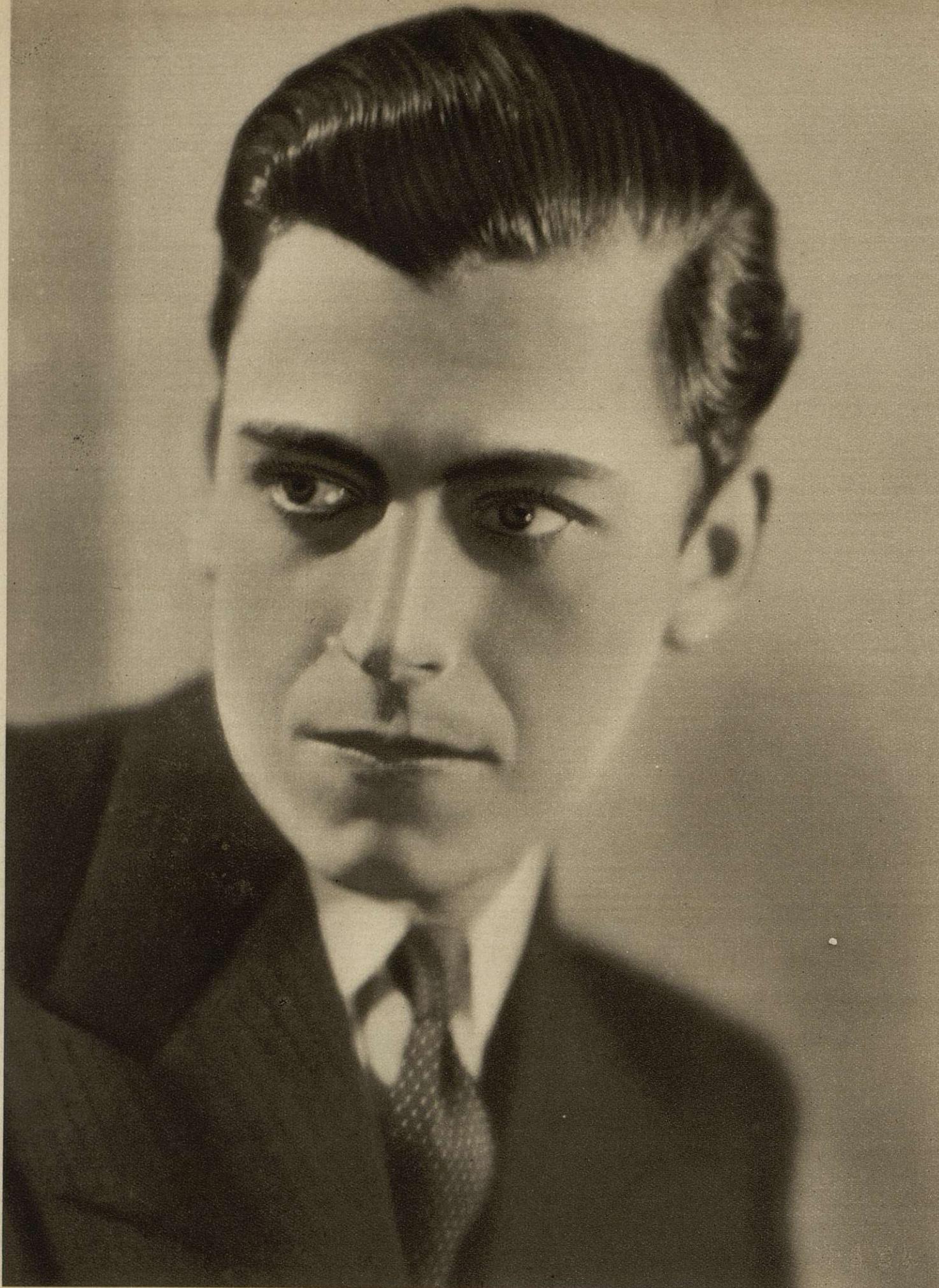
Une très belle photographie de JOAN CRAWFORD,
la grande vedette M. G. M.



SUZANNE RISSLER, la belle vedette de LA ROBE ROUGE.



G. F. F. A. présente CONSTANT RÉMY, SUZANNE RISSLER, JACQUES GRÉTILLAT et DANIEL MENDAILLE dans cette réalisation de Jean de Marguenat, tirée de l'œuvre de Brieux, de l'Académie française. (Production Europa-Films. Édition G. F. A.)



JEAN MARTINELLI, le jeune pensionnaire de la Comédie-Française que nous applaudissons déjà dans LES DEUX ORPHELINES et TOUT POUR L'AMOUR, vient de remporter un vif succès personnel dans L'ABBÉ CONSTANTIN.

NOS CONCOURS

Si vous étiez Metteur en scène (Voir notre n° d'octobre)

RÉSULTAT DU CONCOURS :

Voici, d'après les nombreuses réponses qui nous sont parvenues, les distributions types que nous avons pu établir :

L'Atlantide : Brigitte Helm, P. Blanchard, Angelo.

La Bataille : Annabella, Ch. Boyer.

La Châtelaine du Liban : Spinelly et Marie Bell (même nombre de voix), J. Murat.

La Femme nue : Florelle, Edwige Feuillère, P.-R. Willm.

L'Homme à l'Hispano : Marie Bell, Jean Murat.

Jocelyn : P. Blanchard, M. Weinterberger.

Madame Bovary : Valentine Tessier, Pierre Renoir.

Le Maître de Forges : Gaby Morlay, Henri Rollan.

Mélo : Gaby Morlay, Pierre Blanchard, Charles Boyer.

Sapho : Mary Marquet.

A cinq exceptions près, nos lecteurs, on le voit, ont confirmé le choix des metteurs en scène.

La meilleure réponse qui nous soit parvenue est celle de MADAME M. LANFRAY, 28, avenue de la Villa, Vincennes, qui a reçu un billet de la Loterie Nationale (2^e tranche).

(Nous donnerons dans notre prochain numéro la liste des cinquante autres gagnants.)

Le Jeu des Portraits

Nous donnons ci-dessous *six portraits* d'artistes. Dans chacune de ces analyses, un ou deux titres de leurs plus grands succès sont remplacés par des points.

1^o *Les reconnaisserez-vous ?*

2^o *De ces six artistes, quel est celui, ou celle que vous aimez le plus retrouver sur l'écran ?*

CINQUANTE PRIX AUX CINQUANTE MEILLEURES RÉPONSES

1. — *Un visage mutin qu'encaissent des boucles blondes. Elle chante, danse, trépigne et reste toujours charmante. A coup sûr l'une des vedettes préférées du public qu'elle a définitivement conquise dans*

2. — *Une force de la nature. Un comique ? Non, un grand comédien. On lui prête un mauvais caractère, mais qu'importe ! Quoique célibataire dans la vie, ne fut-il pas un grand-père admirable dans*

3. — *Séduisant ? Certes, et pourtant pas « jeune premier » pour un sou. Une voix grave, bien timbrée. Il fut voyou, prince, aviateur et officier de marine, mais ne nous a jamais déçu. Son meilleur rôle, à notre avis, dans*

4. — *Beaucoup d'allure et d'autorité. A peu près seule de son emploi en France, mais c'est à l'Amérique qu'elle doit son premier grand succès dans Nous la reverrons dans*

5. — *Partout où il passe, il ne recueille qu'ovations, que ce soit à Paris, Londres ou New-York ? Il est vrai que peu sont aussi sympathiques ! Son plus grand succès, à l'écran,*

6. — *Un masque émouvant, une voix grave, une diction parfaite qui font de lui un des plus grands comédiens de la scène et de l'écran. Abuse à notre avis d'un petit truc qui consiste à hésiter avant de commencer une phrase. Cela donne évidemment du naturel, mais risque d'être monotone. Fut absolument parfait et émouvant dans*

VOIR NOTRE BULLETIN DE RÉPONSE EN DERNIÈRE PAGE



petit officier... adieu...

La « première » était un triomphe pour Tilla Morland ! De nombreux rappels, sous un tonnerre d'acclamations, avaient terminé en forme d'apothéose cette représentation sensationnelle où l'admirable cantatrice semblait avoir quintuplé son talent, à la flamme du succès.

Un peu lasse, mais les oreilles encore bourdonnantes du crépitement des bravos et grise par l'hommage enthousiaste du public, Tilla se reposait maintenant, avec quelques intimes, dans un bar à la mode qui lui est familier.

Ses intimes, qui sont aussi ses adorateurs et qui forment un trio dont elle est presque inséparable, se nomment Touli, Teschner et... le Baron. On ne connaît guère ce dernier sous un autre nom. C'est lui qui est chargé de... payer les factures et de gâter, avant d'être complètement gâteux, la jeune enfant.

Teschner, l'auteur dramatique, ancien amant de Tilla, est celui qui prépare ses succès. Quant à Touli, jeune, riche... et bête, il est l'amant... possible et qu'on tient en réserve.

Tous trois sont fort amoureux de Tilla, mais c'est le Baron qui le montre le plus. C'est lui qui vient de lever son verre pour boire à la santé de la vedette et à ses succès futurs. Mais l'éloquence l'a rendu exigeant. Il veut qu'elle chante encore, pour lui et pour la foule attablée qui les entoure.

— Je n'ai aucune raison de chanter ! fait Tilla.

— Tilla, chérie, il faut que tu chantes ! Crois-moi, la foule le veut, l'exige...

Tilla se fait prier. Elle est si fatiguée ! Puis elle s'exécute. Elle chante l'air du 3^e acte de son succès :

*Adieu, mon gentil petit officier !
Adieu, quand tu seras là-bas,
Ne m'oublie pas...*

Sans quitter des yeux son public, elle exécute avec âme et brio l'air qu'elle aime et que Teschner a fait pour elle.

Soudain, parmi les soupeurs, un jeune homme seul se lève. Sans fracas, mais non sans que toute l'assistance le remarque, il demande son addition et se retire avant

que Tilla ait fini sa chanson...

L'impertinence est flagrante. Il y a une minute de stupeur. Tilla, pâle de colère, s'arrête de chanter. Le gérant du cabaret se précipite au-devant d'elle.

— Vous me voyez désolé, chère madame ; il m'est vraiment très pénible... après une aussi triomphale première...

— Mais voyons... c'est sans importance.

Mais toute joie est enfuie, et deux minutes ne se sont pas écoulées qu'elle demande au Baron, fort sèchement, de la ramener chez elle.

— Des hommes bien élevés ne laissent pas insulter une femme de la sorte... dit-elle au trio éploré.

C'est un congé.

Cependant les trois hommes promettent de faire tout ce qu'ils pourront pour retrouver l'impertinent et lui donner une correction.

Mais Tilla en a assez de ces amoureux qui ne savent même pas la défendre. Elle se passera d'eux et, dès le lendemain, cherchera un secrétaire particulier qui les remplacera avantageusement tous les trois.

Parmi les jeunes hommes qui se présentent à elle à la suite de l'annonce qu'elle a fait mettre dans les journaux, il n'en est qu'un qui retienne son attention. Tous les autres sont congédés illico, car elle a hâte de se trouver seule avec celui qu'elle a choisi...

C'est l'homme du bar...

— Vous êtes la personne dont j'ai besoin..., lui dit-elle.

— Vraiment, madame ?

— Oui, cher monsieur, vous m'amenez, sans vous en douter, celui que depuis trois jours je désirais trouver. Je cherche un homme qu'on devrait mettre au ban du monde civilisé...

— C'est moi, madame...

— Oui, vous, vous et pas un autre... Voulez-vous me dire maintenant pourquoi vous vous êtes enfui quand je chantais ?

— Tout a une fin, madame, tôt ou tard, il faut bien partir...

Après s'être assurée que ce n'était ni sa voix ni sa toilette, ni sa coiffure, qui ont déplu au jeune homme, qu'en son for intérieur elle ne peut s'empêcher de trouver charmant, Tilla le pousse à avouer la vraie raison de son départ.

— La mélodie avait du charme, madame, mais le texte !... Imaginez, madame, qu'il y ait un véritable officier de la garde, victime de la même aventure que celle de votre chanson.

— Oh ! auriez-vous été... vous aussi.

— Jeune officier, oui, mais maintenant tout est fini...

Il appartenait à l'armée en déroute... Il est rendu maintenant à la vie civile, et il est presque sans ressources !

Émue de cette infortune et loin d'être fâchée par l'incident de la fameuse soirée qui lui a permis de connaître le jeune homme, Tilla l'engage immédiatement comme secrétaire. Il se nomme Édouard Valdeneau.

Mais il lui faut peu de jours pour s'apercevoir que ce n'est pas seulement de l'intérêt qu'elle lui porte, ni même de



la pure sympathie. C'est un sentiment plus complexe, ou peut-être beaucoup plus simple... c'est de l'amour.

Tilla se défend d'abord. D'ailleurs rien ne lui fait supposer que Valdeneau partage ses sentiments.

Il s'acquitte de ses fonctions avec une délicatesse et une habileté peu communes, ne négligeant rien pour la satisfaire et lui procurer chaque jour des distractions nouvelles. Ne vient-il pas de créer pour elle un théâtre de marionnettes dont il est l'animateur ?

Mais c'est tout. Rien d'équivoque dans son attitude, et, s'il lui consacre tout le reste de son temps, Valdeneau n'a-t-il pas exigé de Tilla qu'elle le laisse libre chaque jour de 9 à 11 heures du soir, pendant qu'elle est au théâtre ? Son cœur serait-il captif d'une autre femme ?

Tilla sent monter l'amour en elle, au point d'en être éblouie. Ah ! douce torture de l'amour encore inquiet !...

Cependant, le Baron, Teschner et Touli, qui sont un peu rentrés en grâce auprès de Tilla, ne sont pas sans remarquer le trouble où leur idole est plongée depuis qu'elle a à son service ce charmant secrétaire.

Par une ruse et sachant les sentiments généreux de l'ancien officier, Teschner lui soumet un projet de pièce pour Tilla. C'est l'histoire d'une grande artiste qui s'prend d'un homme sans fortune. Il ne peut satisfaire ses goûts de luxe et, pour ne pas entraver sa carrière, consent à s'éloigner d'elle.

Valdeneau doit comprendre...

De plus, le Baron ayant fait filer le jeune homme entre 9 heures et 11 heures du soir, a appris qu'il se rendait tous les soirs à la même adresse. Il en informe Tilla, qui joue l'indifférence... mais se rend dès le lendemain, simplement vêtue, chez celle qu'elle croit être sa rivale...

Elle se trouve en présence de la grand'mère de Valdeneau, qui, elle, la prend pour la lingère. Tilla a soin de ne pas la détrouper. Elle pourra ainsi écouter les confidences que la vieille dame lui fera sur son petit-fils. Elle apprendra alors qu'elle est follement aimée du jeune officier, mais qu'il se ferait tuer plutôt que d'avouer son amour... Sa situation de fortune et la place de secrétaire qu'il occupe chez la grande artiste dont il est amoureux le lui interdisent... Il est un gentilhomme d'autrefois. Il saura tuer ses sentiments pour faire son devoir...

Tilla est heureuse, heureuse ! Si Valdeneau n'ose le premier venir vers elle, elle l'aidera, lui facilitera la tâche, lui fera comprendre qu'il n'a qu'à parler pour être agréé.

Et le soir même elle croit avoir trouvé le moyen de forcer son aveu. Elle lui dictera une lettre qui contiendra tous les mots d'amour qu'elle brûle de lui dire.

Le secrétaire écrit sous la dictée :

“Cher amour... ce que je ne savais pas, oui, maintenant, je viens de l'apprendre... Je suis sûre... désormais que tu m'aimes... que seul le sentiment du devoir t'empêche de me faire l'amour...”

(Lire la suite page 53.)

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Potins d'Hollywood...

L'art du nu... — On le dit bien, c'est le seul talent qui compte au cinéma. En voici un nouvel exemple.

Une petite figurante du nom de Sally Rand s'évertuait à percer à Hollywood, il y a quelques années. Même nommée Wampus Baby Star, la gloire ne vint pas couronner son talent. Elle quitta, désolée, la cité du film. A New-York, elle apprit à danser ; si bien qu'elle se fit engager lors de l'exposition de Chicago, cet été, pour se produire dans un numéro où elle avait pour tout vêtement un éventail et un cache-sexe. Personne n'a l'air d'avoir remarqué si elle dansa bien. Mais son déshabillé attira l'attention de la justice, qui lui fit passer un costume plus convenable. Hollywood en eut vent. Et la Paramount décida de signer cette « prodigieuse » danseuse. On la verra... danser dans *Search for Beauty* (Pour la Beauté)...

les music-halls d'Amérique, vient d'accepter un contrat pour paraître elle-même à la scène... moyennant 5.000 dollars. Et elle assure qu'elle ne fait pas un numéro, mais qu'elle transporte seulement au music-hall sa croisade religieuse...

Chaplin propagandiste. — Charlot, qui, avec sa femme Paulette Goddard, prend actuellement des leçons de dictée (ce qui permet de croire qu'il parlera enfin dans son prochain film), va, pour la première fois de sa vie, paraître à l'écran sans moustache. Voici comment cela se passera : un protagoniste de son prochain film lui dira qu'il ressemble trop à Hitler, et de rage, Chaplin (qui, depuis l'avènement du chancelier d'Allemagne, s'est soudain découvert de la solidarité avec ses malheureux frères en Israël) se fera raser la moustache... Pas si bête, en fait de manifestation anti-hitlérienne.

Avatars de producteurs. M. Sam Goldwyn, excellent producteur, a la réputation de ne pas être sans responsabilité dans les malheurs qui l'assègrent au cours de la réalisation de chacun de ses films. Il essaie actuellement de mener à bien *Nana*, film suggéré par le roman d'Émile Zola, et en vue duquel il verse un salaire hebdomadaire à Anna Sten depuis bien-tôt deux ans. Lorsqu'il importa la belle Russe, il décida de lui donner d'abord des leçons d'anglais. Après un an et demi de leçons et de régime alimentaire, Goldwyn la jugea prête à débutter. Il engagea George Fitzmaurice, qui commença de tourner *Nana*. Après dix jours, et une dépense de 250.000 dollars, film interrompu, Fitzmaurice part en claquant la porte. Il déclare ne pouvoir supporter les procédures de Goldwyn. Celui-ci, par contre, tempête contre les méthodes du metteur en scène. Goldwyn demande à George Cukor de supplanter Fitzmaurice, mais, après avoir parcouru les premières pages du scénario, il refuse. Dorothy Arzner, enfin, accepte de tourner le film, à condition d'avoir de quatre à six semaines pour préparer un *script* qui s'inspire un peu mieux de l'œuvre de Zola. La plupart des interprètes, appelés ailleurs par des contrats, devront être remplacés. Tout est à recommencer. Et, d'après ceux qui ont vu les *dailies*, une des raisons principales du chambard serait le jeu magnifique de la petite Pert Kelton, qui, après avoir éclipsé Constance Bennett dans *Bed of Roses*, faisait le même petit tour à Anna Sten... 250.000 dollars, cela ne fait au change que 4 millions de francs, et le philosophe Goldwyn sait fort bien que l'art est difficile...

...et d'ailleurs

Minuit... place Pigalle

Le roman de Maurice Dekobra *Minuit... place Pigalle*, qui a déjà connu en film un très grand succès, va être tourné incessamment en parlant.

Nous verrons la grande vedette Raimu dans le rôle du maître d'hôtel. Roger Richèbe en assurera la mise en scène, assisté de K. de Lawrova.

Les dialogues sont écrits par M. Dekobra.

Les monuments du Cinéma

Il s'agit de la ville de Jérusalem, qui a été reconstituée presque entièrement aux environs des studios de Twickenham, en Angleterre, pour servir de cadre aux pérégrinations de Conrad Veidt, *Le Juif errant*.

Une copie de la porte de Damas, le grand prétorium où le Christ fut jugé par Ponce Pilate, la maison du juif Matthias et une rue entière avec ses magasins, tels sont les principaux décors de cette remarquable reconstitution.

Ajoutons que deux grandes plates-formes furent construites spécialement pour placer les figurants auxquels le

metteur en scène, Maurice Elvey, donnait des ordres par haut-parleur.

Un Français... là-bas

En moins de sept semaines, Robert Florey a terminé la mise en scène de deux grands films pour Warners.

The House on 56th Street et *Bedside*, avec Kay Francis, Warren William, Ricardo Cortez, Gène Raymond, Donald Meek, David Laudan, Geneviève Tobin, Jean Muir, etc...

La presse a fait un accueil triomphal à *56th Street*, le meilleur film de Kay Francis, qui vient d'être présenté. Florey commence un autre film en novembre.

On annonce, on tourne, on termine...

Bouboule 1er. Mise en scène de Léon Mathot. Interprété par Milton, Simone Deguyse, Lucien Brûlé, André Nox.

— *Feu Toupinel*. Mise en scène de Roger Capellani. Interprété par Simone Deguyse, Mauricet, Colette Darfeuille et Pierre Etchepare.

— *Le Mal de la jeunesse*. D'après l'œuvre de Bruckner. Interprété par Raymond Roulleau, Jean Servais, Renée Saint-Cyr et Lucienne Lemarchand.

— *La Maison du Mystère*. Interprété par Blanche Montel et Jacques Varennes. Mise en scène de Gaston Roudès.

— *Paillon*. Interprété par Bach, Georges Tréville, Roger Tréville, Sinoël, Simone Héliard, Germaine Aussey. Dialogues d'Henri Jeanson. Mise en scène de Wuschleger.

— *Le Voleur*. Interprété par Madeleine Renaud et Victor. D'après la pièce d'Henry Bernstein. Mise en scène de Maurice Tourneur.

— *Parlez-moi d'amour*. Interprété par Damia. (En préparation.) Mise en scène d'Henri Diamant-Berger.

— *La Vierge du rocher*. Interprété par Colette Darfeuille, Simone Vaudry, Madeleine Guitti, Georges Melchior et Marc Dantzer. Mise en scène de Georges Pallu et Jean Mugell.

— *Ademai aviateur*. Interprété par Noël-Noël, Alcover, Madeleine Guitti, Paulette Dubost et Fernandel. Mise en scène d'Abel Tarride.

— *La Voix du Désert*. Tiré du roman de F. A. Ossendowski. Interprété par Nord Ney. Mise en scène d'Eugène Deslaw et Max Eddy.

— *Pêcheur d'Islande*. Mise en scène de Pierre Guerlais. (En préparation.)

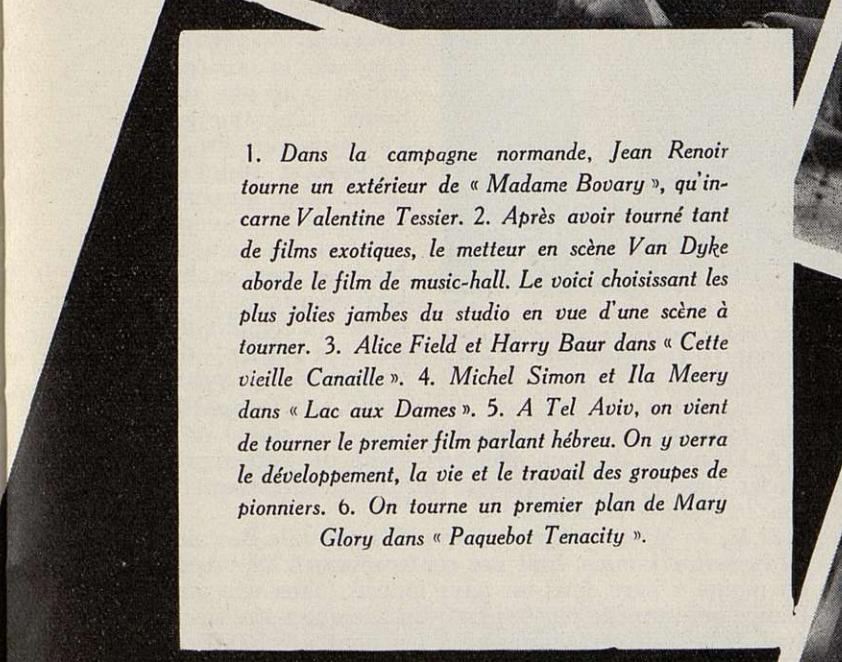
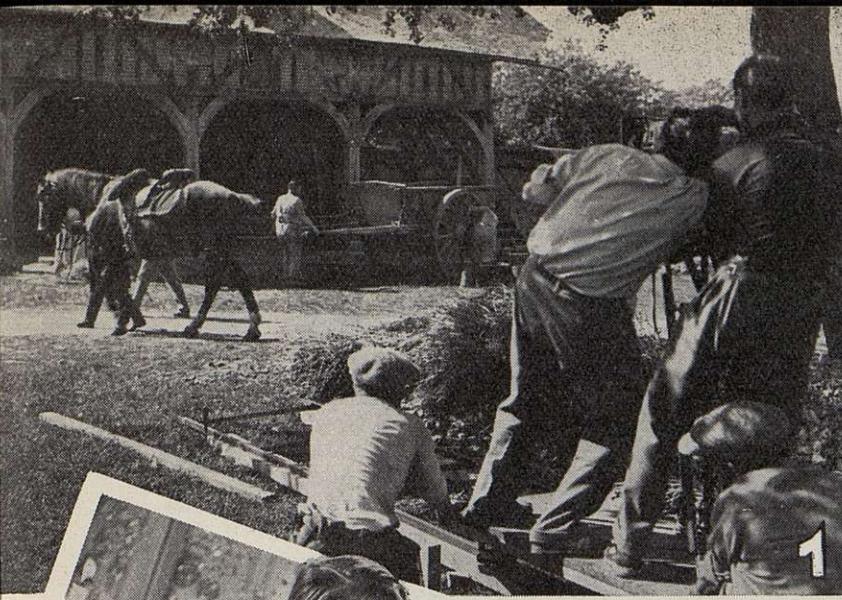
— *Incognito*. Interprété par Renée Saint-Cyr, Pierre Brasseur, Madeleine Guitti, Barencey et Maximilienne Max. Mise en scène de Kurt Gerron.

— *Anna Karénine*. D'après la célèbre œuvre de Tolstoi. Réalisation de Féodor Ozep. (En préparation.)

— *Quelqu'un a tué*. Interprété par Marcelle Géniat, Pierre Magnier, André Burgère, Claude May, Raymond Cordy, Rolla Norman, Andrews Angelman, Henry Valbel et Gaston Modot. Mise en scène de Jack Forrester.

— *Casanova*. Interprété par Mosjoukine, Jeanne Boitel, Marguerite Moreno, Magdeleine Ozeray, Colette Darfeuille, Marcelle Denyot, Saturnin-Fabre, Pierre Larquey, Pierre Moreno et Henry Laverne. Mise en scène de René Barberis.

LYNX.



INSTANTANÉS!

LE THÉÂTRE

Dès la rentrée, la saison théâtrale a débuté brillamment. Les reprises elles-mêmes ont dénoncé un regain de faveur, on l'a bien vu à la Comédie des Champs-Élysées, où la réapparition de *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche*, ménagée par Jouvet, a obtenu un succès marquant.

Les créations accumulées ont paru, pour la plupart, dignes d'intérêt. Sans doute y avait-il longtemps qu'un concours aussi heureux de talents ne s'était pas manifesté simultanément sur les scènes parisiennes.

M. Jacques Deval a donné, coup sur coup : *Prière pour les vivants*, au théâtre de l'Athénée, et *Tovaritch*, au théâtre de Paris, deux ouvrages de ton très dissemblable.

La première retrace toute une existence, au moyen d'épisodes jalonnés, dont le premier précède la naissance du héros de l'aventure, dont le dernier est situé après sa mort. Ainsi le tableau doit être complet, qui dépeint le peu scrupuleux Massoube (J. Baumer), son enfance médiocre, ses débuts laborieux, son triomphe matériel d'inventeur parvenu, son égoïsme féroce, son arrivisme forcené et sa triste fin enlaidie par l'ingratitude sinistre d'un fils qui ne lui ressemble que trop. Œuvre de moraliste sans illusion, qui n'éprouve pas le besoin d'en affecter, œuvre pessimiste et juste, pitoyable d'ailleurs, où le civilisé de notre époque n'a qu'à se reconnaître.

Tovaritch affecte un autre ton. C'est une fantaisie en marge de la révolution russe, traitée d'abord en vauville et qui tourne au drame, vers la conclusion.

Le général comte Ouratief (André Lefaur) et son épouse, la grande-duchesse Tatiana (Elvire Popesco), supportent l'exil avec ce détachement oriental et tout spécialement slave, si loin de nos préjugés mesquins d'Occidentaux timorés, qui garde le pouvoir de nous étonner. Cet ancien chambellan du Tsar, cette ex-dame d'honneur de l'Impératrice ne voient nulle impossibilité à continuer leur métier de négociant sous une forme plus humble et plus pratique, en devenant les domestiques d'un député affairiste et opulent.

De cette situation trop prévue, l'auteur a tiré un parti tout à fait inattendu. Son dialogue en rénove l'attrait, et la vivacité cocasse du ton reste d'une finesse toujours séduisante. Malheureusement, le sujet réel n'est point là. Il réside dans une histoire fausse de quatre milliards, dépôt sacré confié à la garde d'Ouratief par le Tsar. Chacun veut obtenir le trésor. Les banquiers s'acharnent, les États s'en mêlent, le dépositaire demeure incorruptible. Il ne cédera que sur les instances du camarade

(tovaritch) Gorotchenko, agent diplomatique des Soviets, pour épargner à la Russie la nécessité de vendre à perte une part de ses terrains pétrolifères. La comédie de mœurs cachait une tragédie patriotique. Dommage que la fable des milliards ne soit pas fondée. Cela n'empêche point Jacques Deval d'avoir une habileté prodigieuse et le talent d'auteur dramatique le plus vif et le plus varié.

Steve Passeur, sous le titre de *L'Amour gai*, a traité, selon sa logique personnelle, le thème que Bataille avait abordé dans *Poliche*. Les femmes sont attirées par ceux qui les amusent. Mais il n'a pas choisi, lui, un polichinelle. Il a préféré un être mieux proportionné et plus séduisant, un jeune premier véritable (Fresnay) que le hasard met en présence d'une femme (Ghyslaine), tyrannisée par la jalousie de son mari (André Alerme). Ce prince charmant se prend, comme l'auteur peut-être, à ses propres discours ; il exécute impromptu de brillantes variations, une sorte de « danse devant le miroir » où se laisse éblouir l'alouette, et voilà l'intrigue nouée, si bien qu'il faudra faire intervenir un personnage de la onzième heure pour la dénouer. L'homme gai l'emporte, en fin de compte, et reste en place. Peu importe d'ailleurs. L'inverse eût paru aussi fatal et non moins intéressant si l'humour compliquée de l'auteur de *L'acheteuse* l'avait voulu, qui possède

une force attractive irrésistible.

A l'Œuvre, M. Paul Demasy vient de faire représenter une pièce d'envergure intitulée : *Milmort*, de ton et d'allure si nobles.

Si M. de Milmort (Aimé Clariond) et sa fille Béatrice (Marguerite Jamois) sont nos contemporains, ils vivent du moins à part dans un pays indécis, dans une ambiance qui rappelle plutôt le moyen âge que notre siècle évolué. N'était certaine arme à feu dont use Béatrice, on se croirait bien loin d'ici dans le temps et dans l'espace, et la philosophie hautaine de Milmort l'incesteux dépasse singulièrement dans sa prétention nos mesquines préoccupations morales. Si la fière vierge qui en est la victime élue se rebelle là-contre, ce n'est pas au nom de la civilité puérile et honnête, mais par orgueil et pour se punir elle-même d'aimer qui l'insulta gravement, la veille.

La seule chose que l'on ose regretter, c'est que l'auteur n'ait pas donné à sa prose sonore plus d'envergure encore et comme une altière étrangeté, qui eussent située les deux héros surhumains dans une atmosphère vraiment digne d'eux.

MAURICE BEX.



Elvire Popesco, grande-duchesse, et André Lefaur, général russe, sont, dans « Tovaritch », deux exilés russes qui, de fervents tsaristes, deviennent les servants de la cause soviétique.

W.C. FIELDS

COMÉDIE dramatique, comique, drame, vaudeville, documentaire, voilà à peu près les grandes catégories dans lesquelles on pouvait jusqu'à présent classer n'importe quel film.

Le parlant nous a-t-il apporté des genres nouveaux ? Jusqu'à ces dernières années, on peut dire que non. Mais il n'en est plus ainsi maintenant.

Car, plus tard, les historiens du cinéma ne pourront pas ne pas accorder une place à part à ce que l'on pourrait appeler « pochades cinématographiques » qui sont nées en Amérique il y a à peu près deux ans et qui ont déjà donné quelques chefs-d'œuvre comme *Million dollars legs*, *If I had a million*, *Le Président Fantôme*, *Animal Crackers* et autre *Duck Soup*.

Ces films sont toujours marqués par la personnalité d'un ou de plusieurs meneurs de jeux à qui incombe la charge de faire évoluer l'action dans ses détours les plus abracadabrant.

C'est chaque fois un tour de force à réaliser, et, pour y réussir, il faut des qualités si souples et si diverses que peu d'acteurs peuvent les réunir.

Quand on a nommé Jack Oakie, les frères Marx, Charlie Ruggles, Jimmy Durante et W. C. Fields, on a cité les principaux.

Si certains de ces noms ne sont pas encore chez nous appréciés comme ils le méritent, ils le sont depuis longtemps en Amérique, où le plus célèbre est — les frères Marx mis à part — W. C. Fields, qui, soyez-en persuadé, acquerra très rapidement la faveur du public français.

S'il ne nous est vraiment connu que depuis *Million dollars legs*, cet enfant de Philadelphie n'en fréquente pas moins les studios depuis 1927. *Ah ! mes aieux*, avec Charles « Buddy » Rogers ; *Papa spécule*, avec Richard « Skeets » Gallagher, et des comédies aux côtés de Louise Brooks et de Chester Conklin nous avaient rendu son nom... et son prénom familiers. Pendant trois ans, il déserte alors les studios pour se consacrer à l'art théâtral.

Le retour est triomphal, puisque immédiatement il est engagé pour interpréter ce fameux président de la république de Klopstokie, vainqueur des poids et haltères aux jeux olympiques, maintenu au poste de président par le seul effet de sa force. Il est ensuite l'automobiliste inoubliable de *Si j'avais un million*.

Ne venez-vous pas de sourire au seul rappel de cette figure rageuse, de cette cravate défaite, de ce complet déchiqueté et surtout de cet immortel cigare qui, après

« Si j'avais un million » : W. C. Fields et Allison Skipworth stigmatisent leur entente par un shake-hand assez inattendu.



« International House » W. C. Fields arbore-t-il ici le nouvel uniforme des professeurs universitaires d'Amérique ?

avoir compté parmi les reliques officielles de la république de Klopstokie, résiste sportivement à quatre, huit, dix accidents — volontaires — d'automobiles ?

**

Ces deux dernières créations, remarquables par leur humour, suffisent pour élire W. C. Fields au rang de grande vedette, et c'est à ce titre qu'il interprète aujourd'hui, dans *International House*, le rôle du professeur Quails. Bien moderne professeur, en vérité, puisqu'il entreprend de faire le tour du monde en autogyre. Mais aussi bien distractif, puisque, croyant atterrir à Kansas City, il débarque sur le toit de la *Maison Internationale* située à Wu-Wu, en Chine, hôtel où se trouvent rassemblés les représentants de toutes les nations, venus là pour examiner une nouvelle invention, le « radioscope », appareil qui permet de voir et d'entendre ce qui se passe sur tous les points du globe.

Inutile de dire le parti que les gagnants américains ont su tirer de la fantaisie invraisemblance de ce sujet. Fields semble y provoquer les effets comiques avec une telle rapidité et une telle abondance qu'il est impossible de les garder en mémoire. D'ailleurs, comme notre ami l'affirme lui-même dans *International House*, sa vie n'est qu'une intarissable source de plaisanteries, de *jokes*. Il n'a pas à jouer ses rôles, il les vit.

Sous ce rapport, d'ailleurs, sa partenaire ne le cède en rien. Peggy Hopkins Joyce est une jeune personne de la haute société new-yorkaise, qui s'est signalée à l'attention des Américains par ses six ou sept divorces retentissants.

Elle interprète précisément dans *Maison Internationale* un rôle qui rappelle en tous points les manifestations de sa vie privée. On ne pourra pas lui reprocher de manquer de vérité.

G. C.

Quelques films devant le public

« Le Sexe faible »

L'EXCELLENTE pièce d'Édouard Bourdet qui fit courir tout Paris se devait de faire un excellent film. Il eût été désastreux qu'il en soit autrement et que nous ne retrouvions pas à l'écran les qualités si poignantes d'une œuvre qui nous avait enchantés à la scène.

Le public n'est nullement déçu, et tout ce qu'une mise en scène multiple peut ajouter d'agrément à une œuvre très vivante, nécessairement confinée au théâtre dans trois ou quatre décors, nous le constatons une fois de plus pour en demeurer émerveillés.

Lorsque le scénario est de qualité, on pardonne facilement au cinéma de n'être que de la comédie, et le gros grief du film évoluant entre quatre murs disparaît lorsque le dialogue vous prend, remarquablement servi par des interprètes hors de pair.

Il n'est pas question de raconter ici le sujet du *Sexe faible*. Qui ne se rappelle la truculente Mme Leroy-Gomez vivant de la pension rondelette que lui sert la seconde femme d'un mari avec lequel elle n'a divorcé que pour lui permettre d'épouser cette héritière et d'en profiter, elle et ses trois fils ?

Deux d'entre eux, élevés par ses soins dans l'idée qu'un riche mariage est préférable à tout travail permettant de gagner sa vie, ont déjà réussi la fructueuse opération. Il ne lui reste donc que le troisième à caser, et ce dernier mariage servira de prétexte à toutes les péripéties du film, que plusieurs intrigues épisodiques, mais qui soulignent l'idée maîtresse de l'auteur, rendent fort animé. A l'américaine milliardaire et belle que sa mère lui destine le jeune homme préférerait bien Nicole, la jolie midinette parisienne qui l'aime et qui est charmante, mais les dollars sont plus forts que l'amour, et la satire reste complète. La famille entière, — étude d'un milieu, — vivra par les femmes.

Une étrange figure, celle d'un maître d'hôtel intendant, personnage indispensable et avisé dans le grand palace où se passe l'action et dont il connaît toutes les intrigues, aide tout ce beau



Pierre Brasseur, créateur du rôle au théâtre, a dans « Le Sexe faible » une nouvelle partenaire, Mireille Balin.

de Pierre Brasseur, José Noguero, Fernand Fabre et Philippe Hériat, constituent une interprétation remarquable. Il est rare de trouver tant de vedettes réunies dans un même film, mais Robert Siodmak, l'heureux metteur en scène de ce succès, n'en garde pas moins le mérite d'une parfaite réalisation.

« Il était une fois... »

Voici encore une très bonne pièce que nous aurons le plaisir de voir longtemps sur nos écrans. Elle prend peut-être, du fait de sa transposition au cinéma, un caractère plus policier, plus aventure, mais elle n'en demeure pas moins un beau conte, un vrai conte de fées, pourrait-on dire. Un charme très subtil s'en dégage, infiniment plus sensible à l'écran qu'à la scène, du fait des nombreux extérieurs, choisis, semble-t-il, dans ce que la campagne britannique nous offre de plus typique et de plus charmant. Si nous trouvons un peu longue la mise

monde à évoluer. Il arrondit les angles, évite des drames, prodigue ses conseils à la fois tendres et ingénieux. C'est Victor Boucher qui remporte ici le même succès personnel qu'à la scène. C'est un Antoine à la fois obséquieux et digne, subtil et pratique. On ne connaît rien de lui. Il faudrait une autre pièce, en marge de celle-ci, pour raconter sa vie privée...

Jeanne Cheirel, Marguerite Moréno, Nadine Picard, Suzanne Dantès, Mireille Balin, Betty Stokfield, aux côtés

en train de l'action, nous l'oubliions dès que nous sommes au cœur du sujet et que nous assistons à l'évolution du caractère d'Ellen, devenue Mary.

Le rôle, si dur à tenir, de cette jeune femme qui, au cours du film, se refait un visage et une âme, c'est Gaby Morlay qui en a accepté encore toutes les difficultés. La tâche était ingrate, beaucoup plus à l'écran qu'à la scène, où un maquillage ingénieux permet davantage la supercherie. Là, il était

fort difficile de tricher. Comment Gaby Morlay, avec la meilleure volonté du monde, arriverait-elle d'ailleurs à se rendre laide ? La flamme de ses yeux, la pureté de son front, la finesse de ses traits le lui interdisent. Elle le sait si bien qu'elle s'est ingénier à tourner le dos toute une partie du film, s'employant surtout à camoufler sa voix, qu'elle a su rendre aigre, aiguë et désagréable à souhait. Le public lui reprochera seulement de l'avoir faite un peu trop brève. Il perd souvent le fil du dialogue du fait que quelques mots d'Ellen lui échappent. Son rire, ou ce qui lui sert de rire, est, par contre, un chef-d'œuvre.

Il est amusant de penser que ce rire atroce n'est qu'une exagération de ce petit rire léger, spirituel et délicieux qui fait un des charmes du jeu de Gaby Morlay. Ce serait le cas de rappeler qu'il n'y a qu'un pas du grotesque au sublime.

Ici encore, je m'en voudrais de raconter une pièce dont tous les critiques dramatiques ont parlé et qui passionna pendant plusieurs mois, l'année dernière, le public des Ambassadeurs. Elle a trouvé en M. Léonce Perret un metteur en scène à sa taille. Nous admirons le soin avec lequel il a agencé un scénario qui se prêtait tout naturellement à l'adaptation cinématographique, mais dont le découpage n'en demandait pas moins une minutie intelligente et beaucoup de goût.

L'éloge d'une distribution qui réunit, à part Gaby Morlay, André Luguet, Mauloy, Jean Max et les deux Dubosc, n'est pas à faire. Peut-être reprocherons-nous simplement à André Luguet de paraître un peu su-

perficiel à côté de sa magnifique et très pathétique partenaire. Il est vrai que son personnage, fait de bonté, de simplicité et de lumière, devait avoir cette apparence de légèreté enthousiaste pour faire ressortir davantage l'âme tourmentée de Mary et la purifier par sa flamme.

« Le Chant du Nil »

La beauté de Ramon Novarro et le jeu assez agréable de sa partenaire Myrna Loy sont deux des meilleurs éléments de ce film, assez faible.

Puisque je vous parle au nom du public, je ne ferai donc pas exception à la règle générale et chercherai à oublier tout ce qui m'a choqué dans cette production, qui aurait peut-être été bonne, sans le doublage, et si l'auteur du scénario avait su mettre un peu plus de nuances dans les sentiments qui animent ses personnages. Je laisserai de côté aussi tout ce que l'on peut trouver de purement conventionnel aux situations et ne parlerai pas des paysages égyptiens....

Il reste alors une belle histoire, une belle histoire d'amour où l'aventure se mêle au merveilleux et dans laquelle l'enchantede l'Egypte joue un rôle de premier plan.

Une jeune Européenne, nouvellement débarquée au Caire pour y retrouver son fiancé et s'y marier dans les quatre jours, se laisse prendre au charme de la voix et du regard d'un jeune Égyptien qu'elle a engagé à son service. Ce garçon a toute la roublardise de sa race. Il use de sa beauté pour se faire payer chez les moindres services. Sous le couvert du métier d'accompagnateur de touristes, il n'est, en somme, qu'un petit monsieur malpropre auquel il serait facile de donner un qualificatif que tout le monde comprendrait. Mais il se trouve qu'il aimera pour de bon la

jeune Européenne qu'il fera sienne après une équipée sensationnelle dans le désert, malgré quelques coups de cravache échangés de part et d'autre. Les baisers et les coups sont choses qui ne s'oublient pas facilement. Ils refont une âme, une moralité, un destin. La jeune fille retrouve avec assez de mauvaise humeur un fiancé qui n'est pas si beau que son petit prince, — car le domestique n'est qu'un faux domestique et un vrai prince, — et surtout une future belle-mère qui se promet d'être bien assommante.

Le jour fixé pour son mariage, elle partira avec Ramon Novarro, qui,

vous l'avez bien supposé, est le jeune Égyptien qui chante et qui embrasse si bien.

« Boubouroche » et « la Paix chez soi »

La Paix chez soi et *Boubouroche*, qui forment deux films de court mé-



Ce bel Égyptien n'est autre que Ramon Novarro, que nous retrouvons dans « Le Chant du Nil ».

trage, projetés en un même spectacle, sont deux petites merveilles qu'il faut aller voir.

En devenant parlant, le cinéma se devait de transporter à l'écran ces courts chefs-d'œuvre.

Oh ! évidemment, il ne faut pas s'attendre à trouver chez eux des « effets » dont nous sommes blasés depuis longtemps. André Hugon a su faire de ses films quelque chose de profondément humain, que Courteline n'aurait pas désavoué, et dans lesquels nous retrouvons toute la simplicité de la vie bourgeoise et quotidienne, avec ses petits drames, ses petites malproprietés, ses joies et ses douleurs.

Ce ne sera désobliger personne que de dire que voilà du cinéma bien français. Si nous ne pouvons souhaiter autre mesure de le voir dépasser nos frontières, étant d'une qualité qu'il est difficile à d'autres que nous d'apprécier, nous devons en demeurer pourtant secrètement fiers.

Boubouroche, dont la crédule bonté a fait le type de l'homme trompé qui ne consent pas à regarder sa disgrâce en face de peur de perdre une femme dont il ne peut se passer, reste bien le bonhomme légendaire, non pas créé par Courteline (ils sont des milliers les *Boubouroche*), mais concrétisé par lui, avec génie, dans des pages que tout le monde a lues.

C'est André Berley qui lui prête ses traits, bouffis et singulièrement pathétiques. Il a su rendre son personnage à la fois ridicule et touchant comme il convenait ; il y déploie un art qui fait de son *Boubouroche* une de ses meilleures créations. Madeleine Renaud, sa partenaire, est à sa hauteur, et son Adèle ne manque pas de caractère.

Il faudrait s'arrêter bien souvent au cours du film pour en signaler toute sa perfection. La partie de manille seule est une scène excellente. Celle-ci est la meilleure du genre que nous ayons vue.

La mise à l'écran de *La Paix chez soi* lui a permis d'échapper au décor unique et n'est pas moins bien réussie que celle de *Boubouroche*.

Pour avoir la paix chez soi, à quoi un homme qui doit travailler du cerveau ne consentirait-il pas ? Nous nous amusons tout au long de cette bande, qui n'est en somme qu'un dialogue et dans laquelle la rouerie féminine arrive, non sans mal, à avoir raison de la patience de l'adversaire.

René Lefèvre est absolument naturel dans un rôle moins comique que ceux qui lui sont habituels. C'est un excellent acteur de comédie.



Madeleine Renaud et Claude Dauphin sont, avec André Berley, les habiles interprètes de « Boubouroche ».

LES FILMS DU MOIS

La Robe rouge. — Hold your man (Dans ses bras). — Champignol malgré lui. — Night Club Lady. — L'illustre Maurin. — Un Soir de réveillon. — L'Adieu au Drapeau. — Matricule 33. — L'Abbé Constantin. — Le Père prématûré. — Un certain Monsieur Grant. — La voix sans visage. — Thomas Garner. — Les deux Canards.



Constant Rémy et Pierre Juvenet.



Clark Gable.



Aimé Simon-Girard et Janine Guise.



Adolphe Menjou.

LA ROBE ROUGE

Interprété par SUZANNE RISSLER, CONSTANT RÉMY et DANIEL MENDAILLE. Réalisation de JEAN DE MARGUENAT.

Le contrebandier basque Etcépare est accusé à tort d'avoir tué un vieillard. Devant les assises, le procureur, qui doute de sa culpabilité, cause son acquittement. Mais, au cours du procès, Etcépare apprend que sa femme avait été séduite et condamnée jadis pour recel. Le Basque est implacable et abandonne sa femme. Un foyer est brisé par suite d'une erreur judiciaire.

De nombreux paysages du pays basque ont été ajoutés au noyau dramatique de l'œuvre célèbre d'Eugène Brieux. Ils sont très bien mis en valeur par une photographie habile de Ricciom, quoiqu'ils semblent avoir gêné quelque peu le déroulement d'une action très prenante. Mais Constant Rémy, Suzanne Rissler, Grétillet, Mauloy et surtout Daniel Mendaillé suffisent à faire venir les larmes aux yeux de bien des spectateurs. N'est-ce pas suffisant ?

HOLD YOUR MAN (Dans ses bras)

Interprété par JEAN HARLOW, CLARK GABLE. Réalisation de SAM WOOD.

Eddie Hall, poursuivi, se réfugie chez Ruby Adams, et tous deux sympathisent. Avec leur bande, ils complotent un coup qui rate à cause de l'amour qu'Eddie porte à Ruby. Emprisonnée, celle-ci va être mère. Eddie obtient la bénédiction nuptiale au moment où on l'arrête à son tour. Plus tard ils mèneront une existence paisible et honnête.

Voilà du bon cinéma. C'est-à-dire agréable, distayant et même parfois captivant. La mise en scène, sans trouvailles sensationnelles, est des plus correctes. Quant à l'interprétation, nous y trouvons deux acteurs qui s'ajoutent dans la faveur populaire aux Valentino, Garbo et autres Novarros. Clark Gable et Jean Harlow sont dignes de la publicité faite autour de leur nom, autant par leur talent que par leur beauté et leur... sex-appeal.

CHAMPIGNOL MALGRÉ LUI

Interprété par AIMÉ SIMON-GIRARD, JANINE GUISE, DRANEM et URBAN. Réalisation de FRED ELLIS.

Saint-Florimond fait la cour à Mme Champignol, et les circonstances les obligent à se faire passer pour mari et femme. Saint-Florimond devra même faire une période de réserve aux lieux et place du véritable Champignol. Le vrai et le faux Champignol se retrouvent à la caserne. Finalement, le pot-aux-roses est découvert, mais tout le monde est content.

Encore un vaudeville et, qui plus est, un vaudeville militaire. On nous ressasse avec ces histoires de chambrière, de corvée de balayage, de « règlement », c'est l'« règlement », et ce parce qu'un de ces films, le premier, avait remporté un succès commercial. L'histoire, ici, est cependant allègrement enlevée par Aimé Simon-Girard, qui fait preuve d'une visible bonne volonté. Dranem a un rôle trop court, mais le reste de l'interprétation suit gaîment, le mouvement.

NIGHT CLUB LADY

Interprété par ADOLPHE MENJOU et « SKEETS » GALLAGHER.

« Vous ne vivrez pas une seule minute après minuit », c'est une des innombrables menaces que reçoit une jeune fille, qui, effectivement, meurt à minuit. Le Préfet de police s'occupe lui-même de cette affaire, et deux personnes qu'il soupçonne sont tuées aussi mystérieusement. Lui-même va être tué; ce n'est qu'un subterfuge qui lui permet de découvrir le coupable. Qui est-ce ?

Nous laissons au film le soin de vous l'apprendre, mais il ne le fera qu'à la dernière image, et, jusque-là, vous aurez eu le temps de soupçonner tour à tour un docteur, un contrebandier, un valet, une femme de chambre, et bien d'autres personnages plus louche que les autres. Adolphe Menjou, que nous revoyons souvent en ce moment, a acquis beaucoup de naturel, vertu fréquente chez les artistes américains. Seraït-ce une indication ?

L'ILLUSTRE MAURIN

Interprété par AQUISTAPACE, BERALV, NICOLE VATTIER et DÉLIA COL. Réalisation d'ANDRÉ HUGON.

Le populaire Maurin aime Tonia et veut l'épouser, mais il faut obtenir le consentement du gendarme Arsimi, père de Tonia. Maurin est de plus en plus populaire et aimé de ses concitoyens. Il veut sauver son fils, affilié à une bande de contrebandiers. C'est alors que, par méprise, il est tué par un gendarme. Il passe de vie à trépas entouré de ses admirateurs éplorés.

UN SOIR DE RÉVEILLON

Interprété par HENRY GARAT, DRANEM, MEG LEMONNIER et ARLETTY. Réalisation de CHARLES ANTON.

Monique, qui sort du pensionnat, se fait passer pour une « petite femme ». Si bien que le beau Gérard, par ailleurs ennemi du mariage, lui fait des propositions magnifiques. Mais Monique, surveillée par Honoré, son chauffeur-nourrice, se dérobe aux rendez-vous. Finalement, les deux jeunes gens s'aperçoivent qu'ils s'aiment d'un véritable amour et se marient.

L'ADIEU AU DRAPEAU

Interprété par GARY COOPER, HELEN HAYES et ADOLPHE MENJOU. Réalisation de FRANK BORZAGE.

Un soldat américain a une liaison qu'il pousse jusqu'au mariage avec une infirmière italienne. La bataille de la Piave les sépare. Un ami jaloux intercepte une lettre qui devait apprendre à l'Américain qu'il allait être père. L'enfant est mort-né. Un remords tardif de son ami permet au jeune soldat de recueillir le dernier soupir de sa femme.

MATRICULE 33

Interprété par ANDRÉ LUGUET, EDWIGE FEUILLÈRE, et ABEL TARRIDE, 1917... la guerre... Un coup de fusil... c'est un Français qui déserte les lignes... Un faux déserteur, puisqu'il s'agit de « Matricule 33 », qui possède, du fait de sa désertion, une sérieuse référence pour rentrer au service du contre-espionnage allemand. Mais un jour son identité est découverte. Il peut se sauver grâce à la complicité d'une espionne allemande, qui l'aime.

L'ABBÉ CONSTANTIN

Interprété par LÉON BÉLIÈRES, CLAUDE DAUPHIN, FRANÇOISE ROSAY. Réalisation de J.-P. PAULIN.

L'abbé de Souvigny est dans tous ses états. Le château de Longueval vient d'être vendu à deux milliardaires américaines. Les scandales vont-ils naître dans le paisible village ? Non, car les nouvelles propriétaires sont de ferventes chrétiennes à qui la paroisse devra beaucoup de transformations. L'une d'elles, d'ailleurs, épouse le fils de l'heureux abbé.



Aquistapace et Berval.



Dranem et Henry Garat.



Helen Hayes et Gary Cooper.



Au centre, Edwige Feuillère et A. Luguet.



Jean Martinelli et Josseline Gaël.



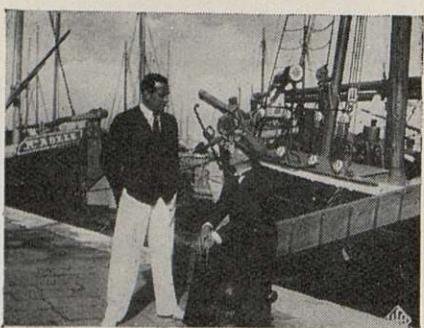
Fernand Gravey et Saturnin-Fabre.

LE PÈRE PRÉMATURE

Interprété par FERNAND GRAVEY, EDITH MÉRA et SATURNIN-FABRE.
Réalisation de RENÉ GUSSART.

M. Puma, autoritaire et joyeux, est père d'un fils soumis et timide, lequel fils est père d'un enfant joyeux et autoritaire, dont il a caché l'existence. Ce dernier a pour amie une certaine Suzy, dont le charme est aussi très goûteux par M. Puma père, ou plutôt grand-père. D'autres complications surviennent, mais tout finira, bien entendu, par s'arranger.

Qui a vu et aimé *Le Fils improvisé*, du même auteur Henri Falk, s'amusera à ce gai tableau, qui s'étend sur trois générations. C'est Fernand Gravey qui tient le rôle du fils et du petit-fils Puma ; il aurait pu faire mieux, mais reconnaîsons qu'il était le seul en France à pouvoir tenir un rôle pareil. A ses côtés nous avons aussi apprécié l'aguchante Edith Méra et surtout Saturnin-Fabre, dont l'im-payable accent ne nous lasse pas. Mise en scène sans éclats, mais bonne.



Jean Murat.

UN CERTAIN MONSIEUR GRANT

Interprété par JEAN MURAT et ROSINE DERÉAN.
Réalisation de GERHARD LAMPRECHT.

Grant, chef du contre-espionnage, se fait passer pour un nommé Gordon, espion d'un pays ennemi, et parvient ainsi à rouler un Russe détenteur d'importants documents sur la défense aérienne. Grant, sous les traits du misérable Gordon, est repoussé par une jeune fille du monde qui est tout heureuse de l'accueillir quand elle apprend qu'il est le héros que l'on sait.

Ce film vaut la peine d'être vu. Jean Murat, le sympathique Jean Murat, justifie amplement le dérangement. Son sourire et son audace charmeront encore toutes ses admiratrices. Il faut dire aussi qu'il évolue dans un cadre splendide. L'Italie et ses trente-six merveilles, Venise, Rome et les lacs napolitains, sont photographiés avec beaucoup de goût. Rosine Deréan et de nombreux autres acteurs connus animent ce scénario intéressant.



Lucien Muratore et Vera Korène.

LA VOIX SANS VISAGE

Interprété par LUCIEN MURATORE, VERA KORÈNE et JEAN SERVAIS.
Réalisation de LÉO MITTLER.

Une femme tue son amant. Mais son mari, musicien célèbre, est accusé, condamné et déporté. Pendant qu'il purge sa peine, sa fille, issue d'un premier mariage, obtient, grâce à un dictaphone, la preuve de son innocence et réussit à faire avouer le forfait à sa belle-mère. Reconnu innocent, le chanteur fait, avec sa fille, un long voyage de repos et d'oubli.

Le scénario, de Jean Masson, permettait de faire un film de beaucoup supérieur à celui qu'on nous offre. Il y a des longueurs dues à un dialogue trop abondant. La fin du film est meilleure, du fait d'un resserrement de l'intrigue, mais il manque à Muratore l'aisance d'un Kiepura. Nous avons apprécié le talent de Vera Korène ; mais quand se décidera-t-on à donner à Aimé Clariond un rôle digne de lui ! De Jean Sérvais nous attendons beaucoup mieux.



Coleen Moore et Spencer Tracy.

THOMAS GARNER

Interprété par SPENCER TRACY et COLEEN MOORE.
Réalisation de WILLIAM K. HOWARD.

Thomas Garner, cheminot, devient, grâce à sa femme, grand manitou d'une compagnie ferroviaire. Il s'éprend alors d'une jeune veuve. Sa femme l'apprend et se donne la mort. Il se remarie, mais, apprenant que l'enfant qu'il a de ce second mariage n'est pas de lui, mais peut-être du fils que lui a laissé sa première femme, il se donne à son tour la mort.

Sûr de ses acteurs, William K. Howard pouvait se permettre n'importe quelle innovation technique de mise en scène. Il n'y a pas manqué et nous présente son film d'une façon tout à fait originale. Elle écarte toute monotonie d'un sujet qui aurait pu facilement être fastidieux, venant après les *Back Street* et autres. Quant à Spencer Tracy et Coleen Moore, ils sont réellement au-dessus de tout éloge. Gageons que ce film tiendra longtemps l'affiche.



Dranem et Saturnin-Fabre.

LES DEUX CANARDS

Interprété par DRANEM, RENÉ LEFÈVRE, FLORELLE et SATURNIN-FABRE.
Réalisation d'ERIC SCHMIDT.

Les deux canards, ce sont deux journaux politiquement opposés, mais dont les rédacteurs en chef, Célidon et Montillac, ne forment qu'un seul et même personnage. Ajoutons que ce personnage, sous le nom de Célidon, doit se battre en duel avec Montillac, et laissons à Florelle et Simone Héliard le soin de résoudre ce problème par l'amour !

Une interprétation hors de pair. Un scénario très amusant et fertile en situations drôles. Mais une réalisation inférieure à ces deux facteurs. Quelle curieuse idée a-t-on eue d'ailleurs de faire appel à un metteur en scène allemand pour diriger des acteurs français interprétant une œuvre d'auteurs français aussi, je pense : Tristan Bernard et Alfred Athis ! Tel qu'il est cependant, le film vaut la peine d'être vu. GEORGES COHEN.

PETIT OFFICIER... ADIEU...

(Suite de la page 43.)

pêche de m'exprimer tes pensées... Ta retenue ne peut plus me tromper... Ta froideur ne me mettra plus hors de moi... Ne sois donc pas aveugle... et prends-moi dans tes bras. Tu sais bien que je ne peux pas me jeter à ton cou la première, mon amour, je t'aime... oui, je t'aime... je suis à toi... mon aimé ! »

Un long silence. Édouard Valdeneau n'a pas bougé. Il lève seulement les yeux vers Tilla et laisse tomber ces mots, brefs, à peine timbrés :

— A qui dois-je envoyer cette lettre, madame ?... Tilla cherche le regard de son secrétaire et n'y trouve rien...

— A quoi ? dit-elle. A... à... monsieur Touli !
Et elle s'enfuit.

Touli n'a pas accepté sans stupeur la nouvelle de ses fiançailles. Il doit s'enquérir auprès de Valdeneau de ce qu'il devra faire pour rendre Tilla heureuse... Il connaît ses habitudes, ses caprices, son caractère, lui.

Touli est un piètre fiancé et qui mériterait bien qu'on le plantât là. Se peut-il, d'autre part, que l'amour ne reprenne pas ses droits. Après tout, Tilla adore Valdeneau, Valdeneau est fou de Tilla...

Le jour du mariage pourrait bien réservé une surprise aux amis de la vedette. Avec qui va-t-elle partir ?

N'est-ce pas plutôt avec son gentil petit officier ? Destin !

J. HAYCE.

En préparation

ANNUAIRE GÉNÉRAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ÉDITION 1933-34 — 12^e ANNÉE

“ L'OFFICIEL DU CINÉMA ”

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Recolté de 10 b. à 7 b. Mme THÉODORA, 72^e rue des Martyrs (18^e). Corresp. Env. prén., date de naissance. 15 fr.

Seins
développés, reconstitués embelli, rassurés, salières comblées par les Pilules Orientales
Toujours bienfaisantes pour la santé. Flacon contre remboursement 18 fr. 50. J.RATIÉ, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

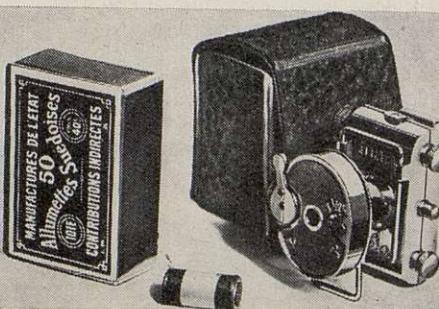


MACHINES PARLANTES

ET

DISQUES

ULTRAPHONE



YXA

Produit otopathologique agissant exclusivement sur les glandes mammaires et pouvant être absorbé par les organismes les plus délicats.

Le traitement des "GRANULÉS DE PLACENTA" peut être suivi soit pour le raffermissement, soit pour le développement de la poitrine sans inconvenients pour toute autre médication. (Voir mode d'emploi).

La boîte essai.... Frs. 16. - Franco 18. -
— 1/2 cure — 42. - — 44. -
— cure.... — 65. - — 67. -

Envoi discret contre remboursement ou mandat adressé à :
Produits YXA, service L. 2, rue Condorcet, Paris-9^e

L'AIGLON

le plus petit appareil photographique du monde.

Les Artistes ont leur préféré...

l'Apéritif PIKINA

Dégustez-le...

il sera aussi le vôtre.

"CINÉ-MAGAZINE" EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

TOULOUSE

— Dolly Davis et André Roanne ont fait de très brillants débuts à la scène. Le Théâtre des Nouveautés, où était donné la spirituelle œuvre de M. Louis Verneuil, *Le Fauteuil 47*, dut refuser du monde à chaque représentation.

— Le Paramount, toujours au premier rang de nos cinémas, annonce la production Pathé-Natan, Paramount, Marcel Vandal et Ch. Delac.

— Le Gaumont-Palace a repris ses belles attractions scéniques et annonce quelques beaux films dont nous reparlerons.

— Le Trianon nous annonce toute une sélection de films, entre autres : *Le*

Bataille, Don Quichotte, Le roi Pausole. — Le Gallia-Palace nous a donné : *Jocelyn et annone : Tire au Flanc, Casanova, L'Ami Fritz, La Tragédie de Lourdes.*

PIERRE BRUGUIÈRE.

SUISSE

Un film genevois : *Taxi 22*. On sait que le Cartel romand d'hygiène sociale et morale, reconnaissant l'importance du cinéma comme utilisation saine des loisirs, s'est doté d'une commission dénommée « Commission des Cinémas populaires romands ».

Elle a confié à son agent général, M. Jean Brocher, à qui nous devons déjà le joli film *Les fiançailles de Line*, le soin de réaliser *Taxi 22*.

Ce film, dont M. Brocher est également l'auteur, vient d'être présenté à la presse, au Molard-Cinéma, à Genève, et a obtenu un vif succès.

Avec des moyens techniques et financiers relativement modestes, le réalisateur est arrivé à un résultat au delà de toute espérance.

Cette bande a la particularité d'avoir été tournée à Genève, au bois Cayla, et sur les rives du Rhône, en un mot dans des sites charmants.

La distribution réunit les noms de M. Georges Pileur, pianiste très connu à Genève; Redzipe, M. Harry Marc, artistes appréciés, et Mme Yvonne Talbret.

Taxi 22, film muet, est mis en valeur par un excellent accompagnement de musique ne comprenant que des œuvres de choix.

GILBERT DORSAZ.

TURQUIE

Cet hiver, la saison cinématographique s'annonce singulièrement brillante, étant donné que les directeurs des différentes salles se sont imposé de gros sacrifices pour se procurer les meilleurs films internationaux. Comme chaque année, ce sont les frères Ipekdi qui ont inauguré la nouvelle saison, en présentant à cette occasion, au ciné Melek, le beau film de la Paramount, *Simone est comme ça*, avec Henry Garat et Meg Lemonnier. L'ouverture du ciné Melek a été suivie par celle des autres salles. Ainsi le ciné Saray, ex-Gloria, nous a présenté le film de la Métro, *Père Célibataire*, avec André Luguet et Lily Damita. Puis c'est l'Ipek, ex-Opéra, qui a ouvert sa saison avec le film de la Ufa, *Idylle au Caire*, interprété par Spinnely, Roussel et Renate Müller. Ainsi que son nouveau nom l'indique, le ciné Ipek, ex-Opéra, est devenu la propriété des frères Ipekdi. Maintenant, c'est au tour du ciné Turk, ex-Majik, avec le film français *Baroud*, interprété par Pierre Batcheff. Le 27 septembre a eu lieu l'ouverture de la luxueuse salle Ciné Artistik, avec le film *La Fille du Régiment*, avec la trépidante Anny Ondra. Cette semaine est venue le tour du ciné Alambra, sous une nouvelle direction, avec le film de la Paramount, *Père prématuré*, interprété par Fernand Gravey.

Pendant la période d'été, les studios Ipekdi ont travaillé avec intensité pour nous préparer les films suivants en turc : *Mineli Kus, Leblebi Horhor*, opérette; *Sez bir Allah bir*, opérette; *Cici Berber*. Dans ces films, les principaux rôles ont été interprétés par les artistes du Théâtre Municipal de notre ville. En outre, les frères Ipekdi sont à féliciter pour le doublage en turc des films suivants : *Morgenrot*, film allemand de la Ufa; *Kaspa*, film américain de la Paramount; *Un coup de feu à l'aube, Poule de luxe*, de la Paramount, *L'Île du Docteur Moreau*.

PH. NAZLOCLOW.

LE PLUS PETIT APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE DU MONDE

Une nouveauté impressionnante vient de faire son entrée sur le marché photographique : L'AIGLON.

Cet appareil miniature mesure 40 x 25 millimètres et ne pèse pas plus de 55 grammes. D'une précision incomparable, il donne des clichés d'une netteté étonnante.

Présenté dans une pochette de cuir, il est en métal chromé inaltérable.

Son prix de 48 francs, étui compris, le rend cependant accessible à tous.

Des pellicules spécialement étudiées sont vendues 6 francs les 3 bobines de 8 prises chacune, soit « 25 centimes la prise ».

L'AIGLON est donc incontestablement l'appareil le plus économique.

Grâce à cette victoire du progrès, chacun va pouvoir porter sur soi un appareil photographique au même titre qu'un briquet ou une montre.

En vente dans tous les magasins de photographies et grands magasins. Établissements R. STEINER, 41, boulevard Haussmann.

COURRIER DES LECTEURS

19 (V)

L'INDÉFRISABLE 50 F. SEULE

UNE GARANTIE EXCEPTIONNELLE

C'est celle que PEYROLE vous offre dans son **PALAIS DE LA COIFFURE**

Voyez le document ci-dessus : PEYROLE, l'inventeur de l'indéfrisable par étuvage à vapeur d'huile, reçoit personnellement les clientes, examine leurs cheveux, établit leur fiche individuelle et leur bon de garantie de 6 mois. En outre, avec PEYROLE, plus d'électricité, donc, plus de crêpe, de brûlures, de séances interminables... mais la plus belle ondulation naturelle.

SÉCURITÉ — RAPIDITÉ — PERFECTION

L'INDÉFRISABLE PEYROLE
L'ONDULATION NATURELLE A VAPEUR D'HUILE

II, B^o DE MAGENTA - PARIS-10^e
TÉLÉPHONE : BOTZARIS 63-85 ET 63-86

Chardon Lorrain. — Je comprends votre indignation à la lecture de l'article dont vous me donnez communication. Il n'y a pas longtemps : reprenez le dernier numéro de *Ciné-Magazine*, que notre directeur, dans son éditorial, dénonçait l'invasion par trop flagrante des studios français par une cohorte de réfugiés allemands. Il y demandait instamment qu'on laissât aux Français la place à laquelle ils ont droit, c'est-à-dire la première. Vous voyez que sur ce point je suis tout à fait d'accord avec vous. Mais où l'auteur de l'article se trompe, car je ne crois pas que ce soit moi, c'est quand'il parle de la vente de l'Aubert-Palace. Cette salle est louée ou affermée seulement par l'A. C. E., qui naturellement y projette une grande partie de sa production, mais pas exclusivement. Quant aux films qui y passeront, je crois pouvoir vous affirmer qu'ils seront exactement de la nature de ceux que nous avons vus jusqu'ici, *Tumulte, Tout pour l'amour, Adieu les beaux jours, Le Congrès s'amuse*, etc., qui, je ne le pense pas, servaient une propagande. D'ailleurs, soyez persuadé que la censure visionne tous les films d'importation et qu'elle saurait très bien agir le cas échéant. Mais pourquoi voulez-vous qu'on intervienne lors de la conclusion d'un bail entre deux sociétés ? Tout à fait d'accord sur le reste de votre lettre : l'incident est clos et nous restons très bons amis.

Aehillo Pielegger. — 1^o Mais oui, sans rançune, de m'avoir tendu un piège. Je vois en principe tous les films qui sortent... et même qui ne sortent pas, et je me serais souvenu d'*Enthousiasm* si j'avais eu l'occasion de le voir. — 2^o Merci pour vos indications concernant les billets à tarif réduit. Le fait de l'Eden m'avait déjà été signalé, et j'attends une réponse de ce cinéma, auprès duquel j'ai insisté pour qu'il continue à faire bon accueil à nos lecteurs. — 3^o Les hebdomadaires de cinéma consacrent en général en fin d'année un court article passant en revue la production des douze derniers mois. Quant aux corporatifs, ils ne reproduisent qu'une statistique des films réalisés. Attendez donc avec patience l'article que vous trouverez dans notre numéro de décembre.

Mon Cousin. — 1^o J'attendrai donc que la personne directement intéressée me donne signe de vie relativement à la pièce en question. Pour ma part, je vous avoue n'avoir encore eu le temps que de parcourir le manuscrit et ne peut donc donner un avis définitif. Néanmoins, à première vue, il me semble très difficile, sinon impossible, de tirer partie de ce sujet trop spécifiquement allemand. — 2^o La majorité des lecteurs qui ont pris part à notre con-

cours n'ont pas été de votre avis en ce qui concerne *Mélo* : c'est en effet presque à l'unanimité qu'ils désignent Charles Boyer pour le rôle qui échut à Francen. Mes bonnes amitiés.

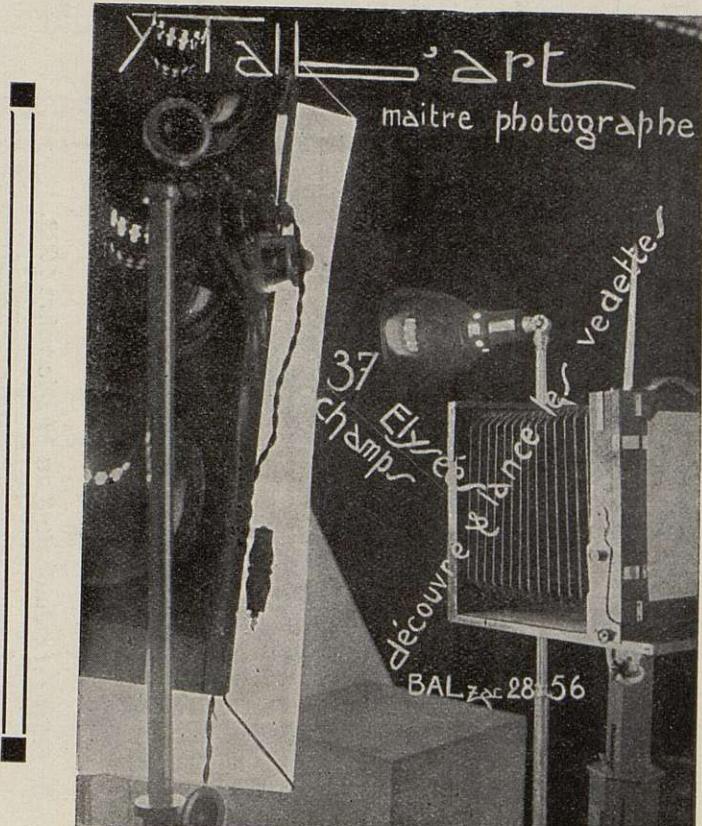
Pen Baz. — 1^o Nous allons nous mettre en rapport avec trois ou quatre salles de Rennes et essaieront de vous donner satisfaction. — 2^o Les primes offertes à nos abonnés sont momentanément suspendues, mais reprendront bientôt. — 3^o Ne croyez pas que ce soit là mon goût personnel, mais nous sommes-nous pas obligés de suivre celui du grand public, qui, à l'heure actuelle, fait le meilleur accueil à cette formule. Harry Baur ne me disait-il pas lui-même, il y a quelques jours, — et peut-être lui donnera-t-il, — « dans le cinéma comme partout, il en faut pour tous les goûts... et même tous les mauvais goûts ».

Marcel Milvau. — 1^o Renée Veller n'a pas abandonné l'écran, mais semble

actuellement s'orienter davantage vers le théâtre. — 2^o *Théodore et Cie* et *Les Bleus du ciel* sont les derniers films d'Albert Préjean. — 3^o Je crois, en effet, qu'*Yvonne Garat* n'a pas tourné depuis la création de *Mari garçon*.

Marlene Dietrich. — 1^o Tous mes voeux de complet rétablissement. — 2^o Je n'ai pas beaucoup aimé ce film dans sa version parlante, pas plus que je ne l'ai aimé dans sa version muette. Il y a d'ailleurs à la base une erreur de distribution, tel est tout au moins mon avis, mais non celui de nos lecteurs, qui, dans notre concours, désignent ces deux artistes pour les rôles principaux. Il suffit d'un maquillage mauvais ou d'un éclairage peu soigné pour donner cette impression « mal rasé ». — 3^o Norma Shearer, M. G. M. Studio Culver City. — 4^o Dorothea Wieck tourna à Hollywood, où elle obtint, je crois, un très grand succès.

IRIS.



SOBOL

le Portraitiste des Vedettes
vous fera des conditions spéciales
en vous recommandant de "Ciné-Magazine"

18, Boulevard Montmartre, PARIS -- Prov. 55-43

FOURRURES

Signé

Bichtner

C'est
garanti.
Confiance absolue.

Service spécial pour la province :
51, r. des Martyrs, Paris.

Tél. : Trudaine 17-53



568

MAURICE CHEVALIER

Reproduction d'une de nos photos 18×24 et d'une de nos cartes postales Ciné-Magazine Sélection.

Ciné-Magazine Sélection

Toutes les Vedettes de l'Écran

Plus de 1.000 modèles différents
CARTES POSTALES BROMURE :

Les 15 cartes.....	Franco.	10 fr.
Les 25 cartes.....	Franco.	15 fr.
Les 100 cartes.....	Franco.	50 fr.

PHOTOS BROMURE 18×24 : La pièce, 3 fr.

Demandez le Catalogue complet : CINÉ-MAGAZINE, 9, rue Lincoln, PARIS-8^e



©

FLORELLE